

530

Huitième année, N° 2

Revue de l'Université
de Liège — Périodique

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Renseigne sur tous les problèmes

RELIGIEUX

POLITIQUES

SOCIAUX

LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES

SCIENTIFIQUES



Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16.

vendredi 6 avril 1928

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;	Rue des Tongres, 60-62
Rue de l'Autonomie, 2,	Etterbeek;
Anderlecht;	Place Liedts, 18, Schaerbeek
Parvis St-Gilles, St-Gilles;	Rue du Bailly, 79, Ixelles.
Pl. Saintelette, 26, Molenbeek;	

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90.000.000 SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES : 40.000.000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :
68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX
BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 28, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte à VUE	1 1/2%
En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours)	4.00%
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15)	4 1/2%
En compte de SIX MOIS avec facilité de retrait	4 3/4%

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois	4.70%
2° Après le quatrième mois	4.65%
3° Après le troisième mois	4.60%
4° Après le deuxième mois	4.55%
5° Après un mois	4.50%

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL

100,000 Titres de Capital	fr. 100,000,000.-
100,000 Parts de Réserve	fr. 384,657,742.94
Total	fr. 484,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courtois van de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS
20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

Le centenaire de Taine
L'Allemagne et la question belge en 1918
Croquis d'Islam
Une nouvelle histoire de l'Art
La naissance de la lumière
L'ordre du jour des travailleurs chrétiens
Le retour de Don Quichotte
Fascisme et catholicisme

Comte Gonzague de Reynold
A. De Ridder
Henri Lammens, S. J.
Paul Halflants
J. Tillieux
Georges Legrand
G.-K. Chesterton
Mgr Louis Picard

Les idées et les faits : Chronique des idées : Résurrection, Mgr J. Schyngens. — France.

La Semaine

♦ Oh! la passion politique et l'esprit de parti! On a pu observer une fois de plus, cette semaine, ce dont ils sont capables. Le conflit entre le fascisme et l'Eglise — conflit que les dernières nouvelles ramènent pratiquement à bien peu de chose puisque l'Osservatore Romano écrit même qu'il n'y a pas de conflit du tout! — a déchaîné tout ce qui, en Europe, et pour des motifs divers, hait l'œuvre et les méthodes du dictateur italien.

Tous les libéraux, les démocrates de tout poil, tous ceux qui « sentent » à gauche (car il s'agit avant tout de sentiment bien plus que de raisonnement) ont pris feu et flammes, et se sont élançés sur le sentier de la guerre.

Le moindre conflit entre Mussolini et le Pape devrait, semble-t-il, attrister profondément les catholiques. Et pourtant quelle joie mal dissimulée chez d'aucuns. Comme certains ne demandent qu'à partir en croisade contre le fascisme sous le prétexte d'intérêts spirituels à sauvegarder! La passion politique n'excellé que trop à se dissimuler ainsi sous un masque religieux.

La Germania de Berlin, reprise évidemment chez nous, a parlé tout de suite de « rupture entre Mussolini et le Pape », le dictateur italien « ayant porté à l'Eglise le coup le plus grave depuis la prise de Rome, il y a cinquante-huit ans! » Rien que cela...

Et dire que le Saint-Père avait dans son discours reconnu « tout ce qui a été fait de bien par le fascisme, tout le mal qu'il a fait, non sans résultats bienfaisants pour la religion catholique qui est d'ailleurs la religion du peuple italien »...

De ces bienfaits du régime, jamais ceux qui « sentent » à gauche ne touchent un mot. Mais les lacunes sont dénoncées, les faiblesses soulignées, les erreurs et les fautes amplifiées.

Eh bien, nous demande-t-on, vous qui admirez tant le fascisme, qu'en pensez-vous?

Qu'aucun régime n'est parfait, et que la renaissance italienne pour être admirable et de qualité infiniment supérieure aux régimes qui l'ont précédé en Italie comme à ceux qui sévissent encore ailleurs sous l'étiquette trompeuse de « démocratie », n'échappe pas à la loi commune, que le fascisme est très exposé à exagérer un étatisme qui, dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation, risque de conduire à de déplorables abus, sans compter que le nationalisme italien exalté à propos de tout et de rien pourrait bien exploser un jour...

Mais de là à s'imaginer, comme on le fit dans certains milieux, qu'un bon catholique doit, à l'occasion du plus petit différend entre Mussolini et l'autorité religieuse, s'enflammer à peu près comme l'opinion catholique mondiale est actuellement montée contre le tyran Calles, il y a loin!

Et la France? Car une chose nous étonne toujours prodigieusement, c'est que ceux des nôtres que la passion politique et l'esprit de parti exaspèrent de la sorte contre la réaction italienne ne montrent, d'autre part, qu'indulgence et faiblesse envers les institutions démocratiques et les lois laïques de la III^e République. Tout de même, l'école laïque, fruit de la démocratie politique en France, déchristianisée à vive allure « la fille aînée de l'Eglise » tandis qu'en Italie, la restauration nationale, dont nous ne songeons pas le moins du monde à nier le danger de césarisme outrancier, a fait œuvre nettement catholique dans un pays où l'anticléricalisme et la franc-maçonnerie ne comptaient plus leurs victoires.

Même ce monopole de l'éducation que semble vouloir réaliser

Mussolini est conçu dans un sens catholicisant et non pas déchristianisant comme l'est le monopole français. Tout catholique devrait donc désirer, du fond du cœur, que la démocratie politique soit matée en France, et que réussisse pleinement, en Italie, la réaction fasciste puisque la première cherche à tuer l'Eglise et que la seconde la sert.

Mais non, la passion s'en mêle, cet odieux esprit de parti, ce sectarisme politique qui enlève tout bon sens à qui en est atteint.

Quant à nous, qui persistons à croire que Mussolini a rendu à l'Europe et à l'Eglise l'immense service de les libérer de l'emprise mortelle des principes de 89, nous souhaitons ardemment que le génie politique du Duce — ce génie qui déjà lui a fait corriger, au contact des faits, pas mal d'exagérations et d'erreurs — que ce génie politique vraiment prodigieux que lui a départi la Providence, lui fasse éviter des fautes qui nuiraient non seulement à sa Patrie, mais à la cause de l'Ordre et de la Vérité dans le monde entier. Une lutte ouverte entre le Vatican et le gouvernement fasciste, lutte que le Temps, prenant ses désirs pour la réalité, croit entamée, serait à ce point néfaste que, de part et d'autre, on fera l'impossible pour l'éviter.

♦ La Belgique va fêter avec éclat son centenaire. De grandes expositions sont projetées. Que l'on invite les Allemands à y participer, soit: encore qu'il y ait quelque ironie à faire célébrer le centenaire de notre indépendance par ceux-là même qui ont tout mis en œuvre pendant quatre ans pour nous l'enlever. Mais nous avouons humblement ne pas comprendre pourquoi deux gouverneurs de province, deux bourgmestres de grandes villes, un général et un industriel s'en furent, en personne, solliciter le concours du Reich. De pareilles délégations firent-elles semblables démarches à Londres, à Paris, à Rome, à Madrid?

On aimerait connaître les graves raisons qui ont fait préférer ces missions spéciales à Berlin, à Hambourg, à Brême, à des négociations normales, par les voies diplomatiques ordinaires, jugées insuffisantes.

Et alors que les quémandeurs belges foulaient encore le sol allemand, le Reichstag tenait à souligner qu'il ne pouvait que maintenir son point de vue dans la question des francs tireurs...

La réconciliation, la pacification exigent pourtant autre chose que des gestes unilatéraux.

♦ Le prétendu conflit entre le fascisme et l'Eglise a révélé, une fois de plus, l'objectivité et l'impartialité des agences télégraphiques qui « tiennent » l'opinion publique en ce temps où le peuple est souverain.

Entre les mains de puissances occultes, agences d'informations et grande presse mondiale ne méritent aucune créance. Et Primo de Rivera a mille fois raison quand il veut donner un statut à la presse de son pays et empêcher que des journaux se fondent dans le but exclusif de diffamer et d'attaquer les ministres, le gouvernement ou les organisations publiques.

■ Que faites-vous — s'indigne-t-on — de la liberté d'opinion? Pensez ce que vous voulez, mais si vous professez des théories anarchiques et mortifères, gardez-les pour vous! Leur propagation par la presse intéresse au premier chef la santé du pays, pas seulement en temps de crise nationale, mais en temps normal aussi pour empêcher la crise de naître...

Madrid, comme Rome, réagit contre 89. Deo gratias!..:

Le centenaire de Taine

Le centenaire d'Hippolyte Taine, — j'entends celui de sa naissance, car il n'y a guère plus de trente-quatre ans qu'il est mort, — est un thème à réflexions mélancoliques. Il nous permet de mesurer l'abîme qui nous sépare du XIX^e siècle, de ses idées, de ses méthodes, et surtout de ses espérances, dans le progrès scientifique, dans sa superstition de la science. Si proche encore de nous par les dates, Taine nous est beaucoup plus lointain, plus étranger par son esprit, par sa sensibilité, par son style même, qu'un Pascal ou un saint Thomas d'Aquin. Il nous donne l'impression d'un vieux professeur, dans une redingote usée, maniaque du document, entêté d'un système, délaissé peu à peu par ses élèves et, après avoir exercé sur une ou deux générations une emprise, une fascination sans exemple, finissant par enseigner dans une salle vide. Et pourtant, ce fut un homme de génie, ce fut un caractère doué d'une loyauté parfaite et d'une scrupuleuse probité devant le fait ; ce fut un grand écrivain, un grand artiste, un grand poète parfois, et il le demeure.

Et voilà précisément ce qui nous inspire de la mélancolie. Si Taine n'avait eu que du talent, s'il n'avait été qu'un homme de second plan, un de ces hommes d'un moment et qui disparaissent avec ce moment, les historiens de la pensée et de la littérature le mettraient à sa place dans un manuel, nom au milieu d'autres noms, et tout serait dit : Taine serait vraiment un mort. Mais il est trop grand pour être un mort et, pour reprendre notre comparaison de tout à l'heure, il continue de parler, mais sa salle se vide. Il est encore vivant par la puissance de son œuvre, mais sa pensée nous est devenue étrangère. Nous l'admirons, mais il n'est plus un maître. Il y a quelque chose en lui qui, à dons égaux d'écrivains et de penseurs, l'empêche d'être éternellement humain, comme un Pascal, ou même un Chateaubriand. Tâchons d'expliquer ce quelque chose, qui fait de son œuvre un grandiose édifice à demi-ruiné, qu'on visite mais qu'on n'habite plus.

* * *

L'erreur fondamentale de Taine fut d'être l'homme d'un système. En cela, il fut victime de son temps. Car il vivait durant une période où l'on avait la superstition de la science et où la science elle-même était matérialiste. On ne croyait qu'à la méthode expérimentale, mais on croyait qu'elle suffisait pour tout expliquer. On y croyait pourtant d'une façon assez singulière : Un homme comme Taine, épris du document humain comme un Balzac, de la « chose vue » comme un Victor Hugo, du petit fait comme un reporter, est, au fond, un esprit abstrait, systématique et dogmatique, tel que l'étaient la plupart des philosophes du XVIII^e siècle. Bien qu'il se rattache à Darwin, Stuart Mill, Spencer, Bain, son véritable ancêtre, c'est Condillac, le père du sensualisme. On sait comment ce dernier expliquait l'homme dans le *Traité des sensations* : il imagine une statue à laquelle il attribue successivement, d'abord les sens, puis les sensations élémentaires, enfin les connaissances ju qu'à cette capacité d'abstraction par quoi l'homme s'élève au-dessus des animaux. Or, ce que, d'une manière simpliste, avec un esprit encore tout cartésien, tout pénétré de logique abstraite et de mathématique à équations, Condillac imagine

pour expliquer et construire l'homme, Taine, avec infiniment plus de science, d'expérience, d'art, avec un tout autre puissance d'observation et d'analyse, le fait pour expliquer La Fontaine, la littérature anglaise ou les origines de la France contemporaine. Mais c'est toujours le même système : l'intelligence procède de la sensation, l'esprit de la matière ; la psychologie n'est qu'une physiologie développée ; le génie d'une nation ou le moi d'un homme s'expliquent par le milieu ; se démontrent comme une machine. Le climat anglais, le genre de nourriture et de vie qu'il impose devaient donner Shakespeare, Milton et Byron ; les fables de La Fontaine sont un produit de la Champagne, comme le vin du même nom.

Ce système, — car c'en est un, et dans le sens le plus étroit du terme, — qui ramène tout à la matière, qui explique tout par la sensation, qui fait du vice et de la vertu des produits comme le vitriol ou le sucre, pèse lourdement aujourd'hui sur l'œuvre de Taine. Il la limite, il la contraint, il la courbe vers le sol. Nous voyons aujourd'hui qu'il n'était pas d'accord avec le tempérament de l'homme. Il y a dans Taine un dualisme entre le savant asservi à un système qui l'oblige à être matérialiste, et l'écrivain, sensible, capable d'enthousiasme et de lyrisme, doué d'une âme que le système ne cessait de nier. De là, sans doute, une des causes de ce pessimisme profond, tout à fait analogue à celui d'un autre grand poète, matérialiste lui aussi par système philosophique et conception de l'histoire : Leconte de Lisle. Car le matérialisme ne peut qu'engendrer la tristesse dans une âme de poète, et la faire désespérer de l'homme et de l'humanité.

De là tous ces refoulements, pour emprunter ce terme à la psychanalyse, qu'on sent dans les livres de Taine. La sensibilité de l'homme ne cesse de crever la paroi. Dans *L'Histoire de la littérature anglaise*, dont la préface est un manifeste un peu tapageur et singulièrement démodé en faveur du déterminisme appliqué à la critique, la démonstration procède par cercles de plus en plus resserrés, avec une rigueur toute logique. Mais, bien loin de nous les démontrer comme des produits, Taine nous donne de Shakespeare, de Milton et de Byron des portraits avant tout individuels, et ce sont les plus belles pages de l'œuvre. *Les origines de la France contemporaine*, l'ouvrage le plus puissant et le plus actuel de l'écrivain français, sortent même tout à fait du système, et c'est de l'histoire, construite sur les documents, et non la démonstration d'une idée scientifique ou philosophique. A vrai dire, comme toujours chez Taine, dans sa préoccupation d'atteindre au complexe par le simple, d'éclairer un homme, une nation, une époque par le milieu et la caractéristique dominant, le point de départ est singulièrement arbitraire : Taine explique la Révolution par l'esprit classique, sans se douter qu'il le possède lui-même, tel qu'il le conçoit, à un très haut degré ; mais, outre que ce qu'il entend par l'esprit classique n'est pas celui du XVII^e siècle, mais seulement le classicisme étriqué et dégénéré des « philosophes », il ne s'est pas aperçu qu'on peut voir dans la Révolution tout aussi bien, et même mieux, une explosion de Romantisme, et qu'elle a bien d'autres causes encore.

* * *

L'esprit de système, ce matérialisme, cette croyance superstitieuse en la capacité de la science de tout démontrer, voilà ce qui a rendu Taine prisonnier de son époque, voilà aujourd'hui la cause de son manque d'actualité. Et pourtant, quelle influence n'a-t-il exercée! C'est lui, avec Renan, — encore une autre victime du XIX^e siècle, — qui a véritablement façonné le cerveau de deux générations consécutives, mais ces générations sont mortes, on sont en train de mourir.

Son influence fut-elle uniquement mauvaise? Certes non. Sans doute, lorsque *Le Disciple*, de Paul Bourget, parut en 1889, pût-on reconnaître Taine avec Ribot, dans le personnage du philosophe Adrien Sixte; et ce roman de Bourget n'est qu'une protestation dramatique contre l'influence d'un système qui ramène l'homme à la brute, la société à l'anarchie: la préface du *Disciple* s'oppose à celle de la *Littérature anglaise*. Mais il ne faut pas oublier que la théorie du milieu, appliquée avec discernement et le sens de ses limites, a contribué puissamment à renouveler la critique et l'histoire, à les rendre plus vivantes, c'est-à-dire, précisément, à y réintroduire la vie et l'art. Taine est un grand évocateur, et cet esprit qui se croyait avant tout un expérimentateur esclave de ses documents, a, malgré lui, appliqué sa théorie en poète. Il a donc contribué, par tout ce côté de son œuvre, à réintroduire la poésie et par conséquent le subjectivisme dans l'histoire, à la remettre en contact avec la terre: nous lui devons Barrès, Barrès, c'est tout de même autre chose que la recherche des petits papiers. On a exagéré celle-ci depuis Taine et à son exemple, mais c'est la preuve qu'on lui doit un plus grand souci de la documentation et des sources; ici, l'influence de Taine se conjugue avec celle de Fustel de Coulanges.

Mais Taine a rendu un plus grand service encore à la pensée française: il l'a libérée de la Révolution. Jusqu'aux *Origines de la France contemporaine*, on condamnait les effets de la Révolution, mais on sauvegardait ou l'on essayait de sauvegarder les principes. Or Taine a démontré que les principes conduisaient infailliblement aux effets. Il a démontré qu'une erreur initiale sur la nature de l'homme, une conception trop optimiste de cette nature ne pouvaient que provoquer l'anarchie en déchainant la bête féroce. Son portrait du Jacobin, rien ne l'effacera jamais: ce sont les pages les plus universelles que Taine ait jamais écrites.

* * *

Ainsi, le destin intellectuel de Taine fut d'exercer à un moment donné, une influence que de plus grands que lui ne furent jamais capables d'exercer mais de produire une œuvre dont une grande partie n'a pu survivre à cette influence. L'évolution des esprits, l'évolution même de la science et de la philosophie, n'ont cessé d'infliger des démentis, et les plus cruels, les plus définitifs, à une doctrine qui fit progresser jusqu'à un certain point la connaissance, mais qui était incapable de faire vivre l'homme. Et cela, c'est pourtant l'essentiel.

Comte GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Berne
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à la S. D. N.

L'Allemagne et la question belge en 1918

Nous avons, dans la *Revue catholique des Idées et des Faits* du 10 juin 1927, exposé comment avait échoué, par suite du refus de l'Allemagne de faire connaître ses intentions relativement au sort futur de la Belgique, la médiation entreprise par Benoit XV au cours de l'été de 1917 pour amener les belligérants à négocier la paix.

Devant les timides velléités des autorités politiques de se résigner à promettre l'abandon de la Belgique pour avancer l'heure des négociations, les chefs militaires avaient pris une énergique attitude d'opposition et étaient parvenus à annihiler presque entièrement les résolutions prises au Conseil de la Couronne du 11 septembre où Guillaume II se serait, paraît-il, prononcé pour une renonciation à l'annexion de notre pays à son empire.

Jusqu'au dernier jour de la guerre, l'élément militaire continua à imposer ses volontés.

Le rapport adressé à la Commission d'enquête du Reichstag sur les causes de l'effondrement de l'armée allemande en 1918, rapport rédigé par le colonel Schwertfeger, établit l'importance de la question belge dans la continuation de la guerre. On y voit le grand quartier général s'érigant en maître pour décider de cette question et se montrant d'une intransigeance qui, à mesure que les événements prennent un aspect de plus en plus tragique pour l'Allemagne, devient ridicule après avoir été odieuse.

Nous avons cru qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de voir exposer quelle fut la politique du gouvernement allemand envers nous pendant l'année 1918. Nous avons puisé les éléments de l'article qui va suivre dans le rapport du colonel Schwertfeger. Celui-ci a fourni à l'histoire diplomatique de la guerre un chapitre nouveau qui nous permet de compléter, d'après des éléments fournis par les archives allemandes elles-mêmes, notre étude du 10 juin 1927.

* * *

Une fois de plus les exigences de l'état-major général pesaient lourdement sur la politique impériale. Ni Hindenburg ni Ludendorff n'avaient abandonné les prétentions émises à la suite du Conseil de la Couronne de maintenir la Belgique sous l'hégémonie allemande. Le 18 décembre 1917, on avait de nouveau, dans un conseil tenu à Creuznach, discuté cette question. Sous la pression des généraux, l'empereur décidait de s'efforcer d'obtenir, par la voie de négociations avec le roi Albert, les sûretés militaires et économiques jugées nécessaires à l'empire, c'est-à-dire en fait une annexion totale pour une partie de la Belgique, indirecte pour le reste. Une fois de plus, Hindenburg et Ludendorff s'étaient opposés à la publication d'un programme bien défini à ce sujet, ne voulant d'aucune manière, dans n'importe quelle mesure, lier les mains au gouvernement de Berlin et entendant se réserver la possibilité d'élever leurs exigences dans la mesure où la victoire espérée se ferait plus complète et plus irrésistible.

L'opinion ne se montrait cependant pas unanime à ce sujet en Allemagne. Certaines personnalités y voulaient, au contraire, une déclaration non équivoque sur le rétablissement futur de la souve-

Deux Grands Pèlerinages à **LOURDES** — le 8 avril et le 22 avril 1928. —

Durée 8 ou 10 jours (sans parcours de nuit en chemin de fer) avec retour facultatif par Lisieux

Prix du pèlerinage (toutes les dépenses comprises, sauf les boissons): en 1^e classe 1.825 fr. belges; en 2^e classe 1.325 fr. belges; en 3^e classe 1.010 fr. belges

Inscription et renseignements: M. EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX 147, BRUXELLES

raineté et de l'intégrité belges. Elles espéraient, cette déclaration faite, montrer à l'Entente que la guerre ne se poursuivait plus que pour la réacquisition par la France de l'Alsace-Lorraine et affaiblir par là les volontés belliqueuses chez les Britanniques.

Mais Hindenburg et Ludendorff restèrent sourds à ces considérations.

Obéissant à leurs volontés, le chancelier Michaëlis continuait à donner comme but à sa politique belge la possession, au moins momentanée, de Liège, le territoire de la ville se trouvant augmenté d'un territoire de protection, et une union économique étroite avec l'Allemagne ainsi qu'une occupation militaire du pays presque entier pendant plusieurs années, occupation destinée à s'atténuer à mesure que l'union économique s'affermirait.

Ces plans ne contentaient pas complètement les deux généraux.

Le marine vient à la rescousse de leurs prétentions. Elle veut à tout prix éliminer l'influence anglaise de la côte de Flandre et du Nord de la France. Holtendorff, chef de l'état-major de l'amirauté, juge indispensable pour atteindre ce but que l'Allemagne prenne pied militairement sur les rivages de la mer du Nord. Tirpitz, écrivant au chancelier, adhère à ce point de vue. Il considère la Belgique comme nécessaire à l'existence de l'Allemagne.

Le 30 septembre 1917, le lieutenant-colonel Wetzel, chef du bureau des opérations de la direction militaire suprême, expose, dans un mémoire intitulé : *La concentration future et les buts de guerre actuels*, ses idées sur la question belge. Elles concordent avec celles que Ludendorff exposait dans sa lettre au chancelier du 15 septembre 1917, c'est-à-dire qu'elles se basent sur la nécessité d'éloigner autant que possible la ligne d'où des armées anglo-franco-belges pourraient partir à une attaque contre l'Allemagne ou résister à une attaque de cette dernière puissance dans une nouvelle guerre, certaine d'après le quartier maître général. Aussi, Wetzel entend-il qu'on exige pour l'avenir la possession de nos provinces comme zone de concentration. La constitution politique intérieure et extérieure de la Belgique, disait-il, resterait intacte dans le cas où, en temps de guerre, ses chemins de fer et son territoire se trouveraient mis à la disposition de l'Allemagne pour les opérations de concentration. La ligne de la Meuse ne pourrait suffire à cet effet.

« Si nous ne voulons pas, écrivait Wetzel comme conclusion, dans la paix à conclure maintenant, nous priver complètement des bases d'une victoire décisive dans une guerre future, nous devons absolument imposer la condition militaire de pouvoir utiliser la Belgique comme territoire de concentration. Je vais même jusqu'à prétendre que seul un pareil résultat refoulera dans le lointain et rendra peut-être impossible une guerre future parce qu'elle constituerait *a priori* une entreprise trop hasardeuse pour l'Angleterre et la France. Il faut que les chefs d'armée et les hommes politiques français et anglais voient clairement que leur point de départ est défavorable et ils doivent être amenés à réfléchir deux fois sur le risque à courir. C'est dans ce sens que la Belgique serait le véritable but de paix que l'on doit s'efforcer le plus d'atteindre... Plutôt lutter jusqu'au bout et conserver la Belgique que d'y renoncer et par là renoncer également à un avenir allemand ».

D'après les documents écrits, dit Schwertfeger dans son rapport, on ne peut vérifier si la direction supérieure de l'armée a entièrement adopté les idées de Wetzel. Toutefois, les événements ultérieurs ont prouvé que l'idée de conserver la Belgique comme zone de concentration, afin que ce pays ne se trouvât pas à la disposition de l'Entente, est restée bien vivante auprès de la direction suprême de l'armée.

A Michaëlis on trouvait, en juin 1918, Hertling substitué comme chancelier. Le prince Rupprecht de Bavière écrit à ce dernier, le 1^{er} de ce mois, l'engageant à renoncer à l'idée d'annexer la Belgique. Le seul moyen d'arriver à la paix, disait-il, est de déclarer notre intention de respecter l'indépendance de la Belgique. Certes

cette solution est loin d'être réjouissante, mais la situation militaire est telle qu'il est urgent de tâcher de conclure la paix avant l'hiver ».

Une réponse évasive, qui semblait dictée par un optimisme aveugle, répondit à ces conseils.

D'autres que Rupprecht, notamment le colonel von Haefthen, représentant de l'état-major général à l'office des Affaires étrangères de Berlin, dénoncèrent aussi le péril et demandèrent une offensive de paix basée sur une renonciation totale ou partielle à la Belgique, mais leurs efforts restèrent sans résultat.

Les 2 et 3 juillet 1918, des conférences furent tenues sous la présidence de l'Empereur. Une fois de plus, la question belge fut examinée. Une fois de plus aussi on estima ne pouvoir abandonner la Belgique à l'influence anglo-française et laisser notre pays devenir de nouveau zone de concentration pour les ennemis de l'Allemagne. Pour le soustraire à cette éventualité, il fallait imposer, disait-on, la séparation de la Flandre et de la Wallonie, faire de chacune d'elles un Etat séparé et les réunir par les seuls liens d'une union personnelle ainsi que d'arrangements économiques.

Les 13 et 14 août, alors que s'accroissait le recul des armées allemandes et que Ludendorff avouait ne plus avoir la certitude, comme il l'avait encore à la mi-juillet, de briser « la volonté belliqueuse de l'ennemi », de nouvelles conférences eurent lieu à Spa entre le chancelier, le nouveau secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères von Hintze, Hindenburg et Ludendorff. Ces deux derniers, spécialement Ludendorff, maintinrent au sujet de notre pays les exigences déterminées six semaines auparavant.

La situation de l'armée allemande s'étant considérablement aggravée au cours de la première quinzaine d'août, Hintze sentit la nécessité de concession sur la question belge. Il fit savoir à un négociateur que les vœux de la Belgique : garantie de l'indépendance et de l'inviolabilité de ses territoires, de même que reconnaissance de sa liberté économique complète, pourraient faire l'objet de discussions. En même temps, il déclara aussi « discutables et ouverts » le problème flamand et toutes les autres questions à régler. Il agissait ainsi sans l'autorisation de l'état-major.

Le 15 août, le président Wilson reçut communication du programme germanique relatif à la Belgique libellé par Hintze : « Pas d'annexion, pas de rapports de vassalité ou de dépendance de même nature, de bonnes relations économiques, des garanties pour l'indépendance politique et militaire également de la part de nos ennemis ».

Lorsque ce programme fut communiqué à Ludendorff, celui-ci répondit le 21 août qu'il ne pouvait se déclarer satisfait du rétablissement du *statu quo ante*.

Le 24 août, sous la pression d'un danger sans cesse grandissant, les Affaires étrangères, d'accord avec le chancelier, rédigèrent une nouvelle déclaration relative à la Belgique : « A la conclusion de la paix, nous restituerons la Belgique sans charges et sans réserves, à l'exception toutefois qu'aucun autre pays n'aura un avantage politique, militaire ou économique supérieur à ceux reconnus à l'Empire allemand. Nous ne doutons pas que le compromis nécessaire entre la Belgique et nous pour les particularités donnera satisfaction aux intérêts des deux parties et qu'il n'empêchera nullement la conclusion de la paix ».

Ludendorff ne consentit pas à donner son assentiment pur et simple à cette déclaration. Il exigea qu'on fit au moins une réserve au sujet des Flamands et voulut qu'après le mot « particularités » on insérât ceux de « et également au sujet des Flamands ».

Croyait-il encore que l'Allemagne aux négociations de paix aurait quelque influence sur les destinées de la Belgique? L'armistice humiliant qu'il dut mendier, peu de jours après allait le déromper.

A. DE RIDDER,
Directeur général
au Ministère des Affaires étrangères

Croquis d'Islam⁽¹⁾

III. — Les Wahhabites et le « Mahmal »

En 1926, Ibn Saoud avait dû tolérer la présence, au Hedjaz, du *mahmal* égyptien, improprement appelé *tapis sacré* (2). Les seules concessions qu'il avait pu arracher au gouvernement du Caire furent que l'escorte militaire, accompagnant le *mahmal*, se conformât aux règlements wahhabites qui proscrivent la musique et le tabac. La procession traditionnelle du *mahmal* n'en donna pas moins lieu à une collision où les balles égyptiennes avaient couché sur le carreau une vingtaine d'assaillants. (3). Qu'on imagine la rancœur des Wahhabites. Certains soupçonnèrent leur chef d'avoir fait preuve de faiblesse et pactisé avec les infidèles. Le payement d'une *dya*, prix du sang, aux familles des victimes ne réussit pas à les apaiser. Au courant de ces dispositions, Ibn Saoud résolut d'en venir à des explications.

Le 24 janvier 1927, il présida à Ryad, capitale du Nadjd, un « convent » d'*Ikhwan* ou frères. C'est le nom réservé aux adhérents d'une maçonnerie wahhabite dont Ibn Saoud est le créateur. — Frères, dit-il, j'apprends que vous êtes mécontents. Quelles sont vos doléances?

— O Abdalaziz (4), fut la réponse, vous avez pris l'engagement d'établir la loi divine au Hedjaz et de purifier le saint pays d'Allah (le Hedjaz) de tout ce qui le déshonore. Qu'avez-vous fait de cet engagement?

Et l'orateur wahhabite se mit à énumérer les cas où le prince avait donné des preuves d'une condescendance blâmable.

— N'avez-vous pas permis à l'idole égyptienne, qu'on appelle le *mahmal*, de pénétrer au Hedjaz avec son escorte de soldats infidèles? Et pourtant, quand, pour obéir à la Loi sainte, nous avons tenté de nous opposer à cette impiété, vous avez pris leur défense!

— Si je l'ai fait, répondit Ibn Saoud, ce n'est pas en considération de leur idole, mais pour prévenir une scission irréparable entre musulmans. Mais Dieu qui, pour le tabac et la musique, nous a assuré l'avantage nous accordera de triompher du *mahmal*.

Comme il fallait s'y attendre, les agents diplomatiques du Nadjd ont démenti la tenue de cette réunion et surtout les propos compromettants qui y avaient été échangés. Mais nous possédons un document qui a été reproduit par la presse musulmane. Cette pièce en dit long sur les dispositions rétrogrades des Wahhabites. C'est une *fatwa* des ulémas du Nadjd et contenant la solution de cas de conscience qui leur avaient été transmis par Ibn Saoud. En voici la teneur :

« Pour ce qui est du télégraphe, à savoir : cette invention parue en ces derniers temps, nous en ignorons la nature réelle et n'avons trouvé, à son sujet, aucune explication dans les écrits des docteurs. Nous devons donc suspendre notre jugement, de peur que, parlant sans connaissance de cause, nous nous rendions coupables devant Allah et son Prophète. Jusqu'à plus ample informé, nous nous abstenons d'approuver comme d'interdire.

Quant aux *qanoun* (ordonnances et lois civiles), s'il en existe encore au Hedjaz, qu'on les abolisse sans retard et que tous les jugements se conforment à la noble *Char'i'a* (loi canonique).

« Pour ce qui est de l'admission en territoire sacré du pèlerinage égyptien avec son escorte armée, nous renvoyons à notre précédente *fatwa*. Nous y avons enjoint au prince d'y mettre opposition, comme aussi à toutes les innovations coupables et rites idolâtriques auxquels il donne lieu. Nous interdisons également de laisser exposer le *mahmal* dans la Grande Mosquée (de la Mecque), de le baiser et de lui accorder toute autre marque de vénération. Le mieux serait de lui interdire absolument l'entrée de la Mecque, à moins qu'il n'en doive résulter de graves complications. Sinon, entre deux inconvénients, on peut choisir le moindre.

« Quant aux impôts non canoniques (non prévus par la *Char'i'a*),

nous répétons que ce sont des abus condamnables. L'autorité se doit de les abolir. Mais, dans l'hypothèse contraire, il n'est pas permis de rompre l'unité des musulmans et de se révolter.

« La proclamation de la Guerre Sainte relève de la compétence du prince. A lui de prendre en considération l'intérêt suprême de l'Islam et des musulmans (à savoir des Wahhabites), en s'inspirant des prescriptions de la Loi sainte. »

La *fatwa* s'occupe longuement des Chiites fixés en terre wahhabite. Avec eux, les auteurs n'éprouvent pas le besoin de se gêner. Aussi pas trace des souples restrictions et des prudentes atténuations, ajoutées au libellé des précédentes réponses. Il n'est pas question d'instruire ou d'éclairer les dissidents chiites. La *fatwa* déclare brutalement qu'on doit les forcer à abjurer ce qu'elle appelle « leurs erreurs idolâtriques » et à prendre part aux prières quotidiennes dans les mosquées wahhabites. On empêchera leurs coreligionnaires de l'Iraq de « communiquer avec les Bédouins musulmans et de pénétrer sur le territoire musulman » (comprenez wahhabite). On voit si le gouvernement persan avait des motifs de déconseiller le pèlerinage à ses nationaux.

* * *

Sans doute, la *fatwa* accordait pleins pouvoirs à Ibn Saoud pour une nouvelle campagne contre le *mahmal*. Mais cet avantage, à quel prix il s'était vu contraint de l'acheter! L'autocrate qu'est Ibn Saoud avait dû s'entendre dire que la fiscalité par lui maintenue au Hedjaz, que les taxes prélevées sur les pèlerins étaient autant d'illégalités. On consentait toutefois à atténuer cette condamnation, en ajoutant que ces abus ne légitimaient pas la révolte. Lui, qui songea à introduire la télégraphie sans fil, apprenait que la télégraphie était une innovation suspecte. Le texte primitif était vraisemblablement plus agressif et l'on peut imaginer ce qu'il fallut d'insistance à Ibn Saoud pour attacher une *tolerari potest*, accordé de mauvaise grâce, comme en témoigne la formule contournée que les ulémas wahhabites ont bien voulu approuver.

Cette *fatwa* a jeté dans la stupeur les feuilles musulmanes d'Egypte et de Syrie. Elles en attribuent l'obscurantisme et le ton intolérant à la brutalité native du Bédouin et à la température saharienne du désert (sic). La revue *Al-Manar*, qui a toujours dépeint les Wahhabites comme les plus accommodants des hommes, a préféré ignorer l'étrange document. C'est pourtant le directeur du *Manar* qui assure que, lorsque le *Qoran* mentionne la foudre, on ne se trompera guère en comprenant l'électricité.

Armé de la décision de ses ulémas, Ibn Saoud mit de nouvelles conditions à l'admission du *mahmal* : avant tout, le désarmement de l'escorte. Il ne pourrait plus pénétrer dans la Grande Mosquée de la Mecque ni être exposé à la vénération des croyants. Le gouvernement égyptien, estimant que son prestige ne lui permettait pas de souscrire à ces exigences, décida de surseoir à l'envoi du *mahmal*, ainsi que de la *hiswa*, tentures destinées à recouvrir la Kaaba. Il notifia à ses sujets musulmans qu'ils auraient à entreprendre le pèlerinage sous leur propre responsabilité, lui-même ne pouvant garantir leur sécurité. Cette dernière assertion portait à faux ; l'escorte militaire du *mahmal* lui servait de garde d'honneur et non à protéger les pèlerins. Mais le ministère égyptien croyait ou feignait de croire que les Wahhabites tenteraient de venger sur les pèlerins égyptiens leurs morts de 1926. Pour la même raison, la présence en armes de soldats étrangers ne pouvait être considérée comme un défi à la souveraineté du Nadjd, ainsi que l'ont soutenu les officieux d'Ibn Saoud.

* * *

A juger du litige d'après les principes du rigide monothéisme qoranique, la balance devrait pencher du côté de la thèse wahhabite. L'Islam des premiers siècles a ignoré cette exhibition du *mahmal*. L'empressement des pèlerins autour de ce fétiche, leur habitude de le baiser, — geste rituel réservé à la Pierre Noire, — toutes ces démonstrations d'une ferveur superstitieuse suffisaient pour exaspérer le puritanisme des « *Ikhwan* ». Mais il n'y avait pas que des scrupules d'orthodoxie pour venir envenimer le débat. Pour l'Egypte, c'était, nous l'avons dit, une question

(1) Voir la *Revue catholique*, du 30 mars.

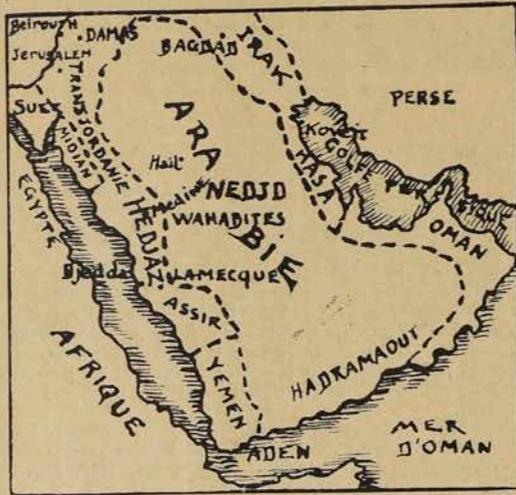
(2) Le *mahmal* est en réalité une sorte de palanquin, recouvert de brocart, qui est promené solennellement à dos de chameau dans toutes les stations du pèlerinage.

(3) Cf. *Etudes*, loc. cit., p. 452.

(4) Prénom d'Ibn Saoud.

de prestige. Seulement, elle refusait de tenir compte des bouleversements politiques, survenus en Arabie depuis les temps de Méhémet Ali et d'Ibrahim Pacha, vainqueur des Wahhabites. Sa jeune diplomatie avait hâte de s'affirmer et d'enregistrer un succès sur des adversaires qu'elle considère comme des demi-civilisés.

Aux arguments des Wahhabites, le roi Fouad pouvait en opposer d'autres, valables en droit coranique : d'abord la possession plusieurs fois séculaire de son privilège, ensuite l'*idjma* ou *consensus universalis*, constaté en l'espèce par l'approbation, au moins tacite, des docteurs de l'Islam. A quel titre Ibn Saoud se montrait-il plus chatouilleux que les sultans-califes de Stamboul, qui n'avaient jamais élevé d'objection? Mais comment arguer de traditions avec des sectaires qui se proclament seuls vrais musulmans, ne reconnaissent de valeur qu'à leur propre tradition doctrinale et prennent en suspicion les inventions modernes parce qu'ils



n'en retrouvent pas la trace dans les grimoires d'Ibn Hanbal et d'Ibn Taimyya?

Peut-être Ibn Saoud aurait-il fini par passer outre. Mais, pour lui aussi, il y avait une question de prestige. Il lui restait à liquider avec l'Egypte un long arriéré de froissements et d'*humiliations*. Sans parler de l'échec retentissant que lui avait valu le *mahmal* en 1926, il ne pouvait oublier que, lorsque les gouvernements européens lui avaient officiellement reconnu le titre de roi du Hedjaz et du Nadjd, celui du Caire refusa de s'associer à cette démarche. Aux dédains de la diplomatie égyptienne, le prince bédouin oppose un dédain plus subtil. Il fait proclamer par ses officieux que, souverain complètement indépendant, il ne peut décemment baisser pavillon devant les caprices d'un gouvernement qui, comme celui du roi Fouad, ne joint que d'une « indépendance nominale ». Il resterait à savoir jusqu'où s'étend cette indépendance dont se targue Ibn Saoud et pourquoi, au congrès de la Mecque, il a refusé de communiquer aux délégués indiens le texte des traités conclus avec l'Angleterre.

Avec sa fanfare et ses salves d'artillerie, avec son « émîr al-hadjj » chamarré d'or et sa brillante escorte d'officiers et de méharistes, la procession du *mahmal* avait fini par s'incorporer au pèlerinage traditionnel. A ce complexe bizarre de cérémonies archaïques, héritées du paganisme arabe, le *mahmal* mêlait une note vivante et décorative. A quelle inspiration obéissait la masse des pèlerins, quand ils venaient baiser le fétiche du *mahmal* et le licou du chameau qui le promenait? Voilà mille ans que l'orthodoxie islamique s'est posé la même question au sujet de la Pierre Noire. Et elle n'a trouvé d'autre réponse que cette exclamation attribuée au calife Omar : « Je sais que tu n'es qu'une pierre; si je consens à te vénérer, c'est uniquement pour me conformer à l'attitude de l'Envoyé d'Allah! »

Il est à prévoir que toute cette agitation entraînera la suppression du *mahmal*. Wahhabites et Egyptiens se sont mis dans l'impossibilité de reculer. Mais il reste la question de la *kiswa*, et celle des *waqf* du Hedjaz. L'Egypte séquestrera-t-elle, comme cette année, les revenus considérables de ces fondations? Renoncera-t-elle au privilège d'envoyer les voiles de la Kaaba? A mesure que la vapeur et l'électricité facilitent le pèlerinage, nous voyons diminuer, dans les milieux éclairés de l'Islam, le prestige de ce « pilier islamique ». L'enthousiasme ne se maintient que parmi les indigènes de l'Insulnde hollandaise qui, à eux seuls, fournissent environ le tiers des pèlerins. A leur retour de la Mecque, les Egyptiens ont rempli de récriminations les journaux de leurs pays. Ils n'ont pas seulement relevé l'absence totale d'hygiène, mais encore l'exploitation dont ils furent victimes. Le *Manar* leur répond que « le pèlerinage est un exercice de pénitence; que les habitants du Hedjaz et son gouvernement sont pauvres; que jadis les musulmans sacrifiaient des mois et une fortune pour remplir ce devoir de religion... Celui qui ne comprend pas cela n'a qu'à renoncer au pèlerinage! » Dans la nouvelle génération, beaucoup de musulmans ne demandent qu'à adopter ce dernier parti.

IV.

La situation politique d'Ibn Saoud

A en juger d'après certains indices, il semble bien que l'étoile d'Ibn Saoud commence à pâlir. Il y a deux ans, l'opinion musulmane le mettait à côté de ses grands favoris : Mustapha Kemal et Abd-el-Krim. Les musulmans indiens le considéraient comme un des meilleurs auxiliaires dans leur lutte contre la domination anglaise. Tous les musulmans salueaient en lui le libérateur du berceau de l'Islam, de la terre sainte d'Arabie. Personne parmi eux n'eût osé révoquer en doute son désintéressement.

Au moment d'entrer en campagne contre la famille chérifienne de la Mecque, — il n'était encore qu'émîr de Ryad, — Ibn Saoud avait théâtralement appelé l'Islam à témoin de la pureté de ses intentions. Seul, le zèle de l'Islam lui mettait les armes à la main. Il n'ambitionnait aucun agrandissement territorial; il ne caressait aucune combinaison dynastique. Une fois la « province sainte » du Hedjaz délivrée des oppresseurs hachimites qui, assurait-il, l'avaient vendue aux Puissances infidèles, il prenait l'engagement solennel de rentrer dans le Nadjd et d'abandonner à un congrès musulman la mission de décider sur le sort de sa conquête.

Mais, à peine le dernier Hachimite bouté hors d'Arabie, Ibn Saoud se hâta de mettre le monde musulman devant le fait accompli, en se proclamant roi du Hedjaz. Ce manque de parole lui a été durement reproché en plein Congrès de la Mecque par les délégués des puissantes associations indiennes, jusque-là ses plus dévoués partisans et ses bailleurs de fonds.

* * *

Aux premiers siècles de l'hégire, le titre de « malik », roi, était mal vu par les vrais croyants. Un des griefs jadis exploités contre la dynastie omayyade fut d'avoir transformé en *malik*, royauté séculière, la communauté théocratique de l'Islam. Le dictionnaire du Qoran fait du vocable *roi* un titre réservé à Allah. Ce recueil estime qu'il en est de la royauté comme du charisme prophétique. « Allah l'accorde à qui et comme il lui plaît. » Seuls, les souverains des nations infidèles ont osé l'usurper. Voilà comment, dans les traditions coraniques de l'Islam, les noms de Chosroès et d'Héraclius sont devenus synonymes de despotes; comment, pour désigner un régime absolu et tyrannique, on emploie la locution « régime d'Héraclius »; comment, enfin, l'apparition du titre de roi est signalée comme un indice de décadence au sein de l'Islam.

L'Islam contemporain a décidément rompu avec ces scrupules. Quand, en 1916, le chérif Husein se révolta contre les Turcs, il n'hésita pas à prendre le titre de roi. Ainsi se comporta Fouad I^{er} d'Egypte, quand il voulut affirmer l'indépendance de son pays. Le puritanisme acerbe des Wahhabites ne les a pas mieux préservés contre la fascination d'un titre aussi profane. Déjà roi au Hedjaz, Ibn Saoud a jugé qu'il devait l'être encore au Nadjd. Le 29 janvier 1927, il émit dont le décret suivant :

« Pour faire droit aux instances des personnalités qui, parmi nos sujets du sultanat de Nadjd, exercent le pouvoir de *nouer et de dénouer*, nous avons ordonné que le sultanat de Nadjd s'appelle désormais royaume, et que notre titre soit : roi du Hedjaz, du Nadjd et de leurs dépendances. »

En jurisprudence musulmane, la formule *nouer et dénouer* désigne, en première ligne, les ulémas. Dans son rescrit, Ibn Saoud affirme que leurs instances l'ont déterminé à prendre le titre de roi. Or, j'observe que dans leurs fetwa, même après la date du 29 janvier, les ulémas wahhabites évitent de lui donner le titre de roi, mais se contentent de l'appellation équivoque d'*imam*, laquelle convient aux cheikhs de mosquées, aux ulémas, aux présidents de la prière, même privée, aussi bien qu'au chef de l'Etat.

Quoi qu'il en soit de cette subtilité philologique, Ibn Saoud ne pouvait plus cavalièrement violer un autre de ses engagements. Outre sa promesse de s'en tenir à la décision du congrès musulman sur le statut politique du Hedjaz, il avait pris sur lui de ne pas réunir cette province au Nadjd. Et voici que ses agents à l'étranger n'ont pas dissimulé que le décret du 29 janvier comportait l'union des deux régions. La capitale du nouvel Etat ainsi unifié serait la Mecque et, à la mort d'Ibn Saoud, son aîné, l'émir Saoud, hériterait de tous ses titres. Il faut supposer que ces dernières précisions découvriraient trop manifestement le jeu d'Ibn Saoud. Un démenti ne tarda pas à nous apprendre que rien n'était encore décidé ni pour la succession ni pour la capitale unique du nouvel empire.

Personne, en Arabie, ne prendra le change. Tous y sentent qu'ils ont affaire à un impérialisme wahhabite. Ibn Saoud cède au vertige qu'il a si justement reproché à son adversaire Husein ibn Ali. En prenant officiellement le titre provocant de « roi des Arabes », l'ancien Grand Chérif donnait prise à l'accusation d'aspirer à la souveraineté sur toute l'Arabie. Du coup, il s'aliéna les autres émirs de la péninsule, qui en même temps il éveillait les suspicions des pays qui renferment des populations arabes ou arabophones, à savoir : la Syrie et la Mésopotamie. Comme nous ignorons où s'arrêtera l'expansion wahhabite, ce titre de « roi du Hedjaz, du Nadjd et de leurs dépendances » nous donne à entendre que, dans l'esprit d'Ibn Saoud, la liste de ces dépendances reste ouverte, au dedans comme au dehors de l'Arabie. Ne soutient-il pas, en Iraq, les intrigues des *Ikhwan*? N'a-t-il pas réclamé, en Transjordanie, la région de Aqaba, celle même de Maan que tous les anciens auteurs arabes ont toujours rattachées à la Syro-Palestine? (1) Il a versé la somme de 12,000 livres syriennes à la caisse des comités qui a alimenté toutes les révoltes en Syrie contre le mandat français. On est en droit de se demander à quoi riment ces libéralités chez un prince qui, au Congrès de la Mecque, a étalé le spectacle de son inguérissable impécuniosité et a fatigué les congressistes par ses appels de subsides.

* * *

Comme pour enlever toute illusion à ses voisins, Ibn Saoud est allé provoquer gratuitement le Yémen, en étendant son protectorat sur l'Asir, province que les régents du Yémen ont toujours revendiquée comme partie intégrante de leurs Etats héréditaires. Le Yémen exige le retrait de ce protectorat et des troupes wahhabites, Ibn Saoud s'y étant refusé, c'est pour l'Arabie une nouvelle guerre en perspective.

Sans le désirer, le Yémen s'y prépare. En prévision, il a conclu avec l'Italie un accord dont les clauses militaires n'ont pas été publiées. Comme pour souligner l'importance de la convention, le Yémen, sortant de son isolement séculaire, vient d'envoyer à Rome une ambassade, la première en terre européenne; mission présidée par l'émir Sayf al-Islam, fils du souverain. Des démonstrations très significatives l'ont accueilli en Italie. Dans sa harangue à Mussolini, le prince Sayf al-Islam a insisté sur « la profonde reconnaissance que son pays voue au gouvernement du Duce ». Cependant, des officiers italiens réorganisent l'armée yéménite et la fournissent de munitions et d'engins de guerre, y compris des avions. Si la guerre éclate, Ibn Saoud aura affaire à forte partie. Les robustes montagnards du Yémen ont une autre valeur militaire que les bandes inconstantes que lui avaient opposées les Chérifiens de la Mecque.

Ibn Saoud serait-il débordé par les exigences des *Ikhwan*? L'an passé, nous constatons ici même (1) qu'il était « en train d'évoluer » et nous nous demandions « jusqu'où les Wahhabites consentiraient à le suivre ». Il semble bien qu'ils le soupçonnent de fidèle religieux. En avril dernier, une réunion plénière des chefs de tribus et groupes wahhabites s'est tenue à Ryad. Renonçant au *sic volo, sic jubeo* qui lui est plus familier, Ibn Saoud a jugé devoir s'excuser. Voici, d'après le journal officiel de la Mecque, la conclusion de ce plaidoyer :

« Je puis vous donner l'assurance qu'avec l'aide d'Allah, je n'ai pas changé. Toutefois, considérant que le Prophète seul a été impeccable, je n'efforce de mon mieux d'avancer le triomphe de la cause d'Allah. Sur trois points, je vous donne l'*amin* (garantie) de Dieu. Je demeure indifférent à tous les blâmes, lorsque entrent en jeu les intérêts de Dieu. Jamais je ne vous tromperai dans les questions religieuses ou politiques. Enfin, j'accueillerai les avis de vous tous, jeunes ou vieux; les vieillards, les considérant comme mes pères, les jeunes comme mes frères, et les adolescents comme mes fils.

« Tous mes efforts tendent à servir Allah et à promouvoir vos intérêts, tant religieux que profanes. Je le prie donc de me venir en aide; car il connaît la pureté de mes intentions. Je n'aspire qu'à assurer le triomphe de sa religion et de sa parole révélée; qu'à nous rendre, vous et nous, les défenseurs de sa cause, et d'éloigner toute matière à discorde entre musulmans. S'il juge, par contre, que mes paroles sont hypocrites, je le supplie de vous débarrasser de ma personne et de réaliser le triomphe de sa religion par celui qu'il élira. »

Sans doute, la feuille officielle affirme que les assistants se sont répandus en effusions de reconnaissance envers le prince qui « les avait rendus musulmans véritables ». Il faut pourtant supposer que les frères « wahhabites » ont laissé percer leur mécontentement pour que l'orateur ait jugé opportun de les apaiser. C'est également pour calmer les signataires de la *fetwa* citée plus haut qu'il leur a permis de décharger leur mauvaise humeur sur le fétiche du *mahmal* égyptien et sur des Chiites désarmés. Mais il a dû s'entendre rappeler une kyrielle de vérités, désagréables à l'oreille d'un autocrate. On gardait les yeux ouverts sur sa politique qu'on trouvait trop profane, sur son engouement pour les innovations et les découvertes empruntées aux infidèles, sur sa fiscalité, en désaccord avec la Loi de l'Islam. C'est tout juste si les casuistes wahhabites consentaient à convenir que ces abus et ces illégalités ne faisaient pas de la révolte le plus saint des devoirs.

Autant d'avertissements dont il est difficile à Ibn Saoud de ne pas tenir compte. Mais alors, c'est la stagnation et l'arrêt de tout progrès. Maintenir obstinément la fiscalité surannée de l'Islam primitif, c'est renoncer au nerf de la guerre, donc au *djihad* ou guerre sainte dont on rappelle surtout au prince l'obligation. C'est l'exposer à se retourner du côté des Anglais, qui ne demandent qu'à combler le déficit chronique de ses budgets.

S'il cède, par contre, aux suggestions fanatiques des *Ikhwan*, Ibn Saoud sacrifie les dernières sympathies qui, jusqu'ici, l'avaient si efficacement soutenu. Non seulement en Perse et dans tout l'Islam chiite, mais aux Indes, en Egypte, les musulmans éclairés, se déclarent fatigués de l'intolérance et des excès des Wahhabites et souhaitent qu'on débarrasse l'Arabie de leur tyrannie. Jusque dans le Hedjaz, les ennemis d'Ibn Saoud relèvent la tête, non seulement dans les grandes tribus bédouines, mais dans les villes de Médine et de la Mecque où de récents télégrammes annoncent la découverte de complots. Nous disions, dans un travail précédent (1) : « Rien n'est stable dans l'anarchique Arabie. L'édifice politique, hâtivement élevé par le prince wahhabite, pourrait nous en fournir un prochain exemple.

Beyrouth, novembre 1927.

Henri LAMMENS S. J.

Les événements qui se déroulent sur les frontières de l'Irak et de la Transjordanie se sont chargés de justifier les prévisions de l'historien si exactement informé des choses de l'Islam qu'est le P. Henri Lammens. S'il n'est pas encore établi qu'Ibn Saoud

(1) Voir la note, *Etudes*, loc. cit., p. 454.

(1) *Etudes*, loc. cit., p. 455.

ait proclamé la « guerre sainte », il est certain du moins que les incursions des Wahhabites menacent sérieusement l'équilibre instable des pays arabes. Ibn Saoud aura-t-il assez d'autorité et sera-t-il assez ami de la paix pour contenir les exigences de ses sujets? ou bien sera-t-il entraîné à une guerre destinée à relever son prestige ébranlé? Telle est l'alternative qui se pose, et elle est préoccupante pour le gouvernement britannique. Les difficultés qu'il rencontre actuellement en Egypte lui font doublement redouter d'avoir à faire face à une agression contre les territoires placés sous son mandat. La France elle-même doit suivre de près un mouvement qui pourrait faire surgir, sur la frontière syrienne, des complications inattendues. — N. D. L. R.

Une nouvelle histoire de l'art

Un livre bien recommandable, spécialement pour l'initiation de la jeunesse, est les *Vingt leçons d'histoire de l'art*, par L. Bordes (1).

Sa grande valeur consiste dans la méthode pédagogique de mettre le lecteur devant une série d'œuvres d'art, bien choisies comme types d'une époque, et de lui apprendre à les regarder, à les comparer, en tenant compte de la diversité des temps et des milieux. Ainsi M. Bordes analyse en détail la *Dispute du Saint-Sacrement*, de Raphaël et son tableau *Pasce oves*, la *Dernière Cène*, de Léonard de Vinci, et quantité d'autres œuvres célèbres, en projetant sur elles toutes les lumières tirées de la vie de l'artiste, des influences qu'il a subies, du caractère particulier de son génie.

Sans retracer l'histoire complète de chaque époque artistique, il aboutit cependant à suivre dans ses grandes lignes l'histoire de l'art, depuis la Renaissance jusqu'à la période romantique, en opérant un choix parmi les artistes les plus représentatifs et une nouvelle sélection parmi leurs œuvres. Ainsi se trouve évité l'écueil habituel des précis d'histoire de l'art, qui tombent dans la nomenclature et la sécheresse, parce qu'ils ont le souci de ne rien omettre d'important.

Il est incontestable que, pour initier le profane et pour lui apprendre à réellement goûter les merveilles de l'art, mieux vaut le retenir plus longtemps devant un petit nombre d'œuvres que de faire défiler devant ses yeux une sarabande de tableaux, dont aucun ne laissera une impression profonde.

L'inconvénient des visites de musées organisées en bande pour la jeunesse est de lui montrer trop à la fois et trop rapidement. Quel souvenir précis veut-on que gardent les enfants de ce tourbillon d'art, qui les entraîne sans transition d'une époque à une autre, bousculade d'œuvres d'art que de brèves explications orales ne suffisent pas à classer dans leur cerveau ahuri? Ce qu'il faut, en art comme en littérature, c'est les aider, par l'analyse détaillée, à comprendre le but, la valeur, la place occupée dans l'histoire par tel chef d'œuvre. Qu'on leur montre celui-ci, en projection lumineuse, seul et assez longuement pour lui permettre d'en découvrir par lui-même la beauté. Grâce au commentaire de M. Bordes, tout professeur, sans être lui-même un spécialiste, se trouvera armé pour faciliter ce travail chez ses élèves; il leur ouvrira les yeux, qui seront ravis des beautés qu'une attention un peu soutenue révèle dans une œuvre d'art.

Les deux chapitres sur Rembrandt sont particulièrement suggestifs sous ce rapport. La célèbre *Pièce aux cent florins*, repré-

sentant Jésus guérissant les malades, est analysée de façon à mettre en valeur tous les aspects du génie du peintre hollandais : sa verve et son imagination, créant des types toujours variés; son acuité d'observation, qui note avec assurance le détail original de chaque personnage; la profondeur de sa pensée et la tendresse de son sentiment devant la misère humaine, et surtout, sa magie du clair-obscur, des noirs profonds et des blancs éclatants, ce contraste violent, qui a la vertu de nous transporter immédiatement loin du réel, dans le domaine de l'art, où toute fiction est une synthèse plus riche de vérité que la réalité elle-même. C'est le procédé familier à Bossuet. C'est le procédé et comme la griffe de Hugo... C'est l'outil de Shakespeare qui met Miranda en face de Caliban, d'Eschyle qui fait consoler le Titan par les douces Océanides ».

Aussi, plus loin, quand M. Bordes parlera de Rubens, serons-nous moins surpris de le voir préférer Rembrandt à notre grand Anversois. Même quand on est tenté de contredire le commentateur, on est obligé d'admettre que son jugement s'applique au moins à une partie de l'œuvre apprécié. Il s'excuse d'ailleurs de moins goûter Rubens; les Français, reconnaît-il, n'ont pas la tête épique; or, « Rubens n'a rien de français. Cette grandeur épique continue, cette impuissance d'être simple, ces gros hommes, ces grosses femmes, cette agitation sans repos qu'on retrouve dans le geste, dans les attitudes, dans les traits, ces passions violentes et brutales sont pour nous une fatigue. Nous sommes obligés de faire un effort pour comprendre, et l'effort que nous faisons le moins volontiers ».

Appréciation d'ensemble, qui vient d'ailleurs après une abondante démonstration des puissantes qualités de mouvement, de rythme et de vie, de symphonie des couleurs du pinceau rubénien. Il reste cependant que nombre d'œuvres de Rubens démentent cette prétendue « impuissance d'être simple » et que, même dans les conceptions les plus fougueuses, la simplicité se retrouve dans l'unité du mouvement qui entraîne et harmonise tous les gestes.

Sur le rôle du sentiment et de la pensée dans l'art, M. Bordes émet des considérations judicieuses, qui tiennent le juste milieu entre la conception de l'art pour l'art et celle de l'art qui prétend s'élever à la littérature. Il ne s'élève qu'occasionnellement aux théories générales; elles ne sont, chez lui, que la conclusion naturelle se dégageant de l'étude des peintres qui ont essayé d'étendre indûment le domaine de leur art. Ainsi, constate-t-il, les émotions que Greuze a voulu provoquer sont plutôt du domaine du théâtre et du roman. Sa peinture y a perdu, parce que « le sentiment du beau est un sentiment très jaloux, très délicat et très simple à la fois. Dès qu'un tableau prétend provoquer chez celui qui le regarde un sentiment qui n'est pas d'ordre purement esthétique, le sentiment du beau y est offusqué, et par conséquent affaibli ».

Cela ne veut pas dire, évidemment, que l'art ne puisse être mis au service de la morale, comme le prétendait faire Greuze. La beauté morale s'harmonise parfaitement avec la beauté esthétique. Mais, en voulant, dans sa *Malédiction paternelle* et dans son *Fils puni*, provoquer des sensations violentes, Greuze a empiété sur le domaine de la littérature, dont la supériorité sur la peinture, comme l'a si bien démontré Lessing, consiste dans l'expression plus sûre du sentiment et de la pensée. Les arts plastiques, eux, ne pourront jamais rivaliser avec elle sous ce rapport; leur fonction est d'exprimer de la beauté, et ce n'est que secondairement et confusément que le sentiment et la pensée s'associent et s'harmonisent avec la beauté.

Encore, à propos de Poussin, M. Bordes, le constate fort bien : « La beauté que confère une grande idée ne peut pas nous laisser indifférents. Mais nous croyons que cette beauté doit s'effacer

(1) Paris, de Gigord, 20 fr. fr.

discrètement devant l'autre, l'exalter et non l'offusquer. Voilà pourquoi la recherche de tant d'exactitude archéologique, historique, philosophique ou psychologique ne nous semble pas ajouter beaucoup aux mérites de Poussin, qui sont très grands sans cela.

Cela rejoint ce que dit Jacques Maritain, dans son *Art et Scolastique* : « Il est clair que si l'art était un moyen de savoir, il serait furieusement inférieur à la géométrie ».

C'est pourquoi, malgré la beauté du *Laocoon*, expression immortelle de la douleur et du désespoir, ce groupe si émouvant appartient déjà à la décadence de l'art grec, tandis que la sérénité des dieux et des hommes qui ornent la frise du Parthénon est la caractéristique de l'art à son apogée.

Je souhaite que M. Bordes complète son livre par une première partie, en consacrant quelque vingt leçons à l'art de l'Orient, à l'art grec et romain et à l'art du moyen âge. Nous aurions ainsi une histoire de l'art qui, sans avoir la prétention d'être complète, servirait très utilement à la formation esthétique de la jeunesse.

De fines reproductions facilitent l'étude des œuvres dans ce volume. Cependant tous les tableaux que le texte analyse en détail ne se retrouvent pas dans les illustrations : lacune regrettable, que quelques photographies de plus suffiraient à combler, pour établir une corrélation parfaite entre le texte et les gravures.

PAUL HALPLANTS.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

La naissance de la lumière

Nous avons essayé de montrer, dans notre dernière chronique, comment tout courant alternatif produit nécessairement dans l'éther une oscillation transversale de même fréquence dont le front se propage sphériquement avec une vitesse de 300.000 kilomètres par seconde.

Les émetteurs de T. S. F. ne sont autre chose que des générateurs de courants alternatifs à fréquence élevée suscitant dans le milieu impondérable des perturbations que l'on peut capter et décrocher à distance par des dispositifs appropriés, que tout le monde connaît aujourd'hui.

Bien plus, Nichols et Tear, en réalisant, par des prodiges d'ingéniosité, des courants alternatifs dont la fréquence atteint celle des rayons infra-rouges ont pu produire artificiellement des rayons semblables à ceux qu'émettent naturellement les corps chauds.

Il est donc infiniment probable que la genèse des ondes lumineuses ne diffère pas essentiellement de celle des ondes hertziennes. Mais quoique cette analogie ait été extrêmement précieuse pour élucider le mécanisme qui préside à la naissance de la lumière, ce ne fut pas cependant une entreprise commode que de pénétrer au sein de l'atome pour y trouver le clef du problème! Essayons de marquer les grandes étapes de cette exploration qui passionne les savants depuis un demi-siècle.

Au moment où ces savants virent le jour, la ruine du phlogistique de Stahl, avait jeté le discrédit le plus complet sur tout ce qui pouvait en rappeler le souvenir. Notamment la théorie des fluides électriques était rejetée avec dédain par tous les physiciens : elle n'était « propre à rien éclairer, à rien expliquer » (2) ; « Le moindre défaut de ce genre d'hypothèses était, à leurs yeux,

qu'elles étaient superflues » (1). Incapables d'y substituer une théorie plus convaincante ils faisaient les fiers : « Après tout, disaient-ils, peu importe ce qu'est l'électricité ; chercher et utiliser ses propriétés, tout est là... Le reste est réverie inutile. » Manifestement les... raisins étaient trop verts!

Qui oserait jeter la pierre à ces ouvriers consciencieux? Parce que les applications industrielles retenaient toute leur attention, ils cherchaient avant tout les lois réglant le passage du courant dans les conducteurs métalliques ; or, la simplicité apparente de ces lois y masque complètement le mécanisme interne, encore très obscur, même aujourd'hui.

Cependant les lois de Faraday sur la conductibilité des solutions liquides auraient pu leur ouvrir les yeux. Dès 1881, l'illustre Helmholtz en déduisait l'existence d'une espèce d'atome indivisible d'électricité voyageant parfois isolément, mais habituellement relié aux atomes des divers corps simples. Mais c'est l'étude du courant dans les gaz très raréfiés qui devait rappeler à la vie la vieille théorie des fluides, rajeunie et précisée.

En 1895, Jean Perrin démontra péremptoirement la matérialité de l'électricité. Essayons de faire comprendre par une analogie son expérience fondamentale : A proximité d'une cage à barreaux de verre, dans laquelle est enfermé un canari, faisons éclater l'étincelle d'une forte machine électrostatique : à chaque décharge, une commotion agite le petit animal, victime de la brusque variation du champ électrique (choc en retour). Donc les barreaux isolants qui emprisonnent l'oiseau laissent passer ces perturbations de l'éther. Reconnaissons l'expérience, le canari étant enfermé dans une cage à barreaux métalliques : cette fois, les décharges de la machine électrostatique ne l'impressionnent plus du tout. Donc un filet métallique, même à larges mailles, constitue une cuirasse impénétrable au champ électrique.

Mais notre oiseau ainsi protégé est-il absolument insensible à toute action électrique? Non ; il reste un moyen, un seul, de lui donner des commotions : électriser fortement de petites balles et les projeter entre les mailles de telle sorte que, sans toucher les barreaux, elles atteignent le canari et se déchargent sur lui.

Après ces préliminaires, on comprendra sans peine l'expérience de Perrin : Un tube vide d'air contient, outre une électrode C, une cage métallique *a b c d* obturée par une très mince feuille d'aluminium *f* ; la cage elle-même contient une petite coupe métallique *m* reliée à un électroscope *E* (fig. 1) : cette coupe est ainsi, comme notre oiseau, soustraite à toute perturbation résultant d'un champ électrique. Or, dès qu'on relie C au pôle négatif

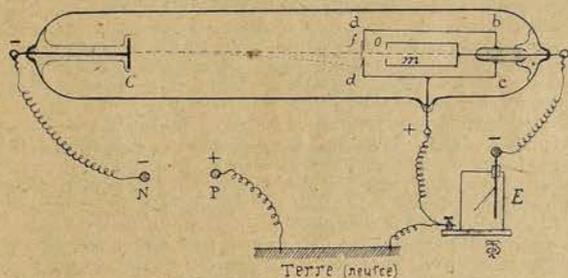


FIG. 1. — PReuve DE LA MATÉRIALITÉ DU COURANT ÉLECTRIQUE : Il est impossible comme l'a montré Faraday, de produire de l'extérieur (par exemple de C) un phénomène d'influence électrique quelconque dans une cage métallique telle que *abcd* reliée au sol. La seule manière d'électriser un conducteur tel que *m* qui y est enfermé c'est d'introduire par une petite fenêtre un corps électriquement chargé et de lui faire toucher le corps *m*.

Or, dès que le plateau C est chargé négativement (un vide assez poussé ayant été au préalable réalisé dans le tube) l'électroscope E accuse que *m* se charge aussi négativement. Donc le plateau C lance des particules négatives qui passent par les petites ouvertures intermoléculaires de la feuille d'aluminium.

On a pu mesurer la masse, la charge et la vitesse de ces particules, toujours identiques à elles-mêmes quelle que soit la nature des métaux, des gaz et du verre employés.

Ce sont des fragments d'atomes, car leur masse n'est que la 1850^e partie de celle du plus léger des atomes connus (celui d'hydrogène). Leur vitesse est énorme : de l'ordre de 60.000 km. par seconde. Leur charge est la plus petite qui se puisse réaliser, elle est insécable. Ces particules sont donc des atomes d'électricité.

(1) Chronique mensuelle.

(2) JAMIN et BOUTY. *Cours de physique de l'École polytechnique* (1890). IV, 1, 42.

(1) MASCART et JOUBERT. *Leçons sur l'électricité et le magnétisme* (1890). I, 14.

d'une machine électrostatique, et a, b, c, d à la terre, l'électroscope accuse une forte charge négative; il n'y a qu'un moyen, *un seul*, d'expliquer ce fait expérimental : admettre que de petites particules électrisées négativement ont été lancées par le plateau C, ont pénétré entre les mailles du réseau moléculaire de la feuille f , et se sont déchargées sur la coupe m . Par des procédés très sûrs, dont nous ne pouvons parler ici faute de place, on est arrivé à mesurer la vitesse, la charge électrique et la masse de ces particules : il en faut 1850 pour former la masse d'un atome d'hydrogène, le plus léger de tous les atomes connus! Leur charge est précisément la même que celle de l'atome d'électricité précédemment découvert en électrolyse.

A ces particules, on donna le nom d'*électrons négatifs*. Or, l'on remarqua bientôt que, quelle que soit la nature des métaux, du verre et du gaz résiduel des tubes, ces électrons sont toujours identiques. Que pouvait-on en conclure sinon que les atomes d'un corps quelconque émettent tous, dans des conditions assez spéciales il est vrai, des électrons identiques, et que ceux-ci font partie intégrante de tous les atomes.

Cette conclusion fut singulièrement confirmée lorsque en 1896, M. et M^{me} Curie ayant isolé le radium, il fut démontré que les atomes de ce corps rejettent spontanément et d'une façon ininterrompue des torrents de ces mêmes électrons, et que cette propriété leur est commune avec tous les corps radioactifs, dont la liste est assez longue.

Enfin, on observe que *tous* les atomes peuvent émettre des électrons pourvu qu'on les excite d'une façon convenable : par une exposition à la chaleur, aux rayons ultra-violetts, aux rayons X, etc.

Cette fois, le doute n'était plus possible : l'*électron est un des constituants universels des atomes*.

Mais ces électrons négatifs ne sont certainement pas les seuls éléments qui entrent dans leur composition, car les atomes sont électriquement neutres : il existe donc dans leur sein un ou plusieurs éléments positifs. D'autre part, les chocs mutuels des atomes en expulsent fréquemment, comme une poussière, des électrons négatifs, mais jamais d'éléments positifs : les premiers semblent donc logés à la périphérie de l'atome et les seconds dans les régions centrales; aussi n'est-il pas étonnant qu'on les atteigne beaucoup plus difficilement, à ce point que j'écrivais, en 1919 : « les électrons positifs se retranchent au centre de l'atome dans une forteresse peut-être à jamais inexpugnable ». J'étais mauvais prophète : presque au même moment, Rutherford, en bombardant des atomes d'azote, de bore, d'aluminium, etc., au moyen des particules α extrêmement rapides émises par le radium C parvint à en expulser des particules positives dont la masse se révéla identique à celle de l'atome d'hydrogène. On ne tarda pas à se convaincre que, de fait, ces particules nouvelles — appelées maintenant des *protons* — ne sont autres que *des atomes d'hydrogène privés d'un électron*, et qu'elles constituent le *second élément constituant de tous les atomes*.

On en était là quand l'illustre Lorentz — que la mort vient de ravir à la science — se rappella fort à propos une expérience déjà vieille (1876) de Rowland, répétée depuis avec grand soin par Pender et Crémieu (1901) (fig. 2). Lorsqu'une charge électrique positive ou négative e est animée d'un mouvement de révolution rapide, elle produit exactement le même champ magnétique qu'un courant électrique circulaire. Cela ne nous étonne plus aujourd'hui puisque nous savons que *tout courant électrique est constitué par une progression d'électrons négatifs, ou d'ions positifs ou négatifs*.

Or, se dit le savant professeur hollandais, beaucoup d'expériences suggèrent que les électrons périphériques des atomes ne sont pas immobiles, mais tournent autour du noyau positif comme des planètes autour du Soleil : chacun de ces électrons-satellites forme donc à lui seul un courant électrique circulaire qui a ceci de particulier qu'il est assimilable à un courant alternatif dont la fréquence est égale à celle des révolutions : on s'en convainc facilement en regardant par la tranche un de ces électrons e en giration (fig. 3).

Si maintenant on veut bien relire notre chronique précédente, on verra qu'à cette conclusion est lié un inévitable corollaire : par le fait même de leurs électrons-satellites tous les atomes émettent dans l'éther des ondes électromagnétiques dont les fréquences sont identiques à celles des électrons en révolution. Imaginons par exemple que, dans un cas donné, un satellite effectue 400 trillions de tours par seconde, l'atome auquel il appartient émet de la lumière rouge; si on parvient à élever graduellement la fréquence de ce satellite (par une élévation de température, ou autrement) la lumière rayonnée vire successivement au jaune, au vert, au bleu,

au violet. Un corps émet de la lumière blanche lorsqu'il est formé d'atomes dont les satellites sont animés de toutes les fréquences de révolutions comprises entre 400 trillions et 800 trillions; le moyen classique pour obtenir ce résultat est l'échauffement jusqu'à incandescence.

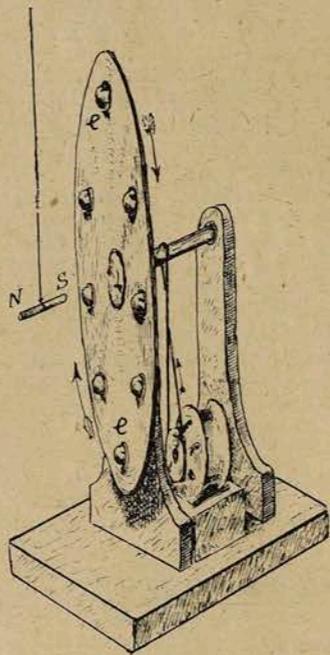


FIG. 2. — EXPERIENCE DE ROWLAND : Quand de petits conducteurs électrisés tels que e sont supportés par un plateau isolant animé d'un mouvement de rotation très rapide, ils produisent à l'extérieur tous les effets d'un courant électrique circulaire; notamment on peut mettre en évidence l'existence du champ magnétique caractéristique de ces courants en approchant de ce dispositif un mouvement une aiguille aimantée NS (enfermée dans un manchon de verre pour la soustraire à tous les remous). Elle dévie comme l'indique la figure ci-dessus (où les conducteurs e sont supposés chargés négativement comme les électrons).

Mais une objection se présente aussitôt à l'esprit : de telles fréquences de révolution sont *imaginables*! — Rien n'est plus vrai... mais cela ne prouve pas qu'elle sont *inexistantes*!

Notre imagination refuse le service dès que nous nous trouvons devant des nombres très grands ou très petits. Mais il ne nous est pas impossible de calculer combien de tours *doit* faire un électron-satellite pour rester prisonnier du noyau sans tomber sur lui et sans être expulsé par la force centrifuge... Or, coïncidence extraordinaire remarquable, les résultats de ce calcul sont précisément de l'ordre de grandeur que nous venons d'indiquer (1). L'objection devient donc plutôt une confirmation de cette théorie.

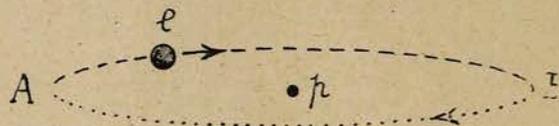


FIG. 3. — THÉORIE DE LORENTZ : Les atomes sont de véritables systèmes solaires en miniature. Dans le cas de l'atome le plus simple (celui de l'hydrogène) on trouve au centre un proton p , et à la périphérie un seul électron-satellite.

D'après l'expérience de Rowland cet électron doit produire un champ magnétique.

Mais il faut bien remarquer que cet électron constitue à lui seul tout le courant, de sorte que selon la tranche (comme le représente la figure) le satellite exécute un mouvement de va et vient entre A et B; il est donc assimilable à un vrai courant alternatif et, comme tout courant alternatif (voir chronique précédente), il lance dans l'éther une onde de fréquence égale à sa propre fréquence de révolution.

(1) Analysons le cas le plus simple : celui de l'atome d'hydrogène qui est formé d'un proton central autour duquel gravite un seul électron-satellite (fig. 3). Comme ces deux éléments portent des charges égales et contraires $+e$ et $-e$ et sont séparés par une distance r , ils s'attirent mutuellement avec une force $\frac{e^2}{r^2}$ (loi de Coulomb). S'ils ne tombent pas l'un sur l'autre c'est que le satellite est *rejeté* vers l'extérieur par la force centrifuge, qui, selon

A première vue le problème de la naissance des ondes lumineuses semblait donc résolu, et cela de façon à donner pleine satisfaction aux amateurs de la simplicité... Mais une objection se dressa, appuyée sur le principe inébranlable de la conservation de l'énergie.

Si la source de l'énergie rayonnée au loin sous forme de lumière est la révolution des électrons-satellites, il faut de toute nécessité, puisqu'aucune énergie ne se crée, que ces satellites perdent en rayonnant un peu de leur propre énergie, ou, ce qui revient au même, de leur vitesse; dès lors, la force centrifuge, qui les tenait écartés du noyau central, diminue pendant tout le temps que le satellite émet de la lumière (ou des rayons électro-magnétiques quelconques), ce qui a pour résultat inévitable une chute en spirale des satellites e sur le noyau positif (fig. 4). Mais une telle chute produit nécessairement aussi des modifications dans toutes les propriétés de l'atome (1). Celui-ci ne serait donc pas stable ce qui est nettement en contradiction avec l'expérience quotidienne.

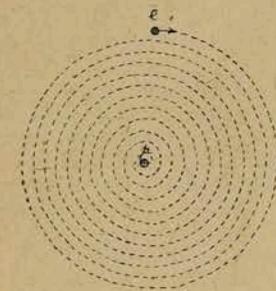


FIG. 4. — INSUFFISANCE DE LA THÉORIE DE LORENTZ : Un satellite e qui rayonne émet de l'énergie, mais ne la crée pas : il doit donc la prendre quelque part. Or la seule source disponible pour lui est son propre fonds, c'est-à-dire son énergie cinétique; il paie donc forcément de sa propre vitesse les rayons qu'il lance au dehors. Mais s'il ralentit, sa force centrifuge diminue, donc l'attraction du proton p (qui est constante!) l'emporte de plus en plus et l'électron tombe en spirale sur le proton.

Un tel agrégat (proton-électron) n'a jamais été décelé et aurait d'ailleurs des propriétés très différentes de celles de l'atome d'hydrogène, qui serait

donc essentiellement instable : cela est nettement contredit par l'expérience; cette stabilité au contraire est si grande que jusqu'à ces dernières années on considérait tous les atomes comme invariables et insécables!

Donc la théorie de Lorentz est insuffisante.

Ce que nous venons de dire de l'atome d'hydrogène vaut pour tous les atomes, car tous ont des satellites, souvent très nombreux.

Et pourtant, malgré cet écueil, il semblait à beaucoup que le naufrage de la théorie de Lorentz ne pouvait être complet, car quelques succès encourageants (comme l'explication des doublets de Zeeman) indiquaient qu'elle contenait au moins une part de vérité.

Ce fut Niels Bohr qui la sauva... mais à quel prix! Il dut jeter par dessus bord cette séduisante simplicité qui semblait faire toute sa valeur, et recourir à la notion la plus bizarre qui ait jamais conquis le droit de cité dans la science : celle des *quanta* de Planck. Celle-ci, malgré sa propre obscurité, a jeté de tels traits de lumière sur tous les chapitres de la physique, qu'elle s'est vraiment imposée par droit de conquête.

Voici de quoi il s'agit dans le problème qui nous occupe : Ainsi que Lorentz l'avait pensé, les électrons-satellites tournent autour du noyau atomique. Mais, sans qu'on sache pourquoi, certaines orbites, caractéristiques de chaque atome, jouissent d'un privilège extraordinaire : sur ces orbites les satellites n'émettent aucun rayonnement, comme si les lois de l'électro-magnétisme étaient suspendues!

Ces orbites privilégiées sont celles sur lesquelles l'énergie

des lois de la mécanique élémentaire, a comme expression $4\pi^2 n^2 m r^2$ (où n représente le nombre de tours par seconde et m la masse du satellite).

L'équilibre de l'atome (sa stabilité) exige l'égalité entre ces deux forces antagonistes, c'est-à-dire :

$$\frac{v^2}{r^2} = 4\pi^2 n^2 m r \quad \text{ou} \quad n^2 = \frac{e^2}{4\pi^2 m r^3}$$

Or on sait depuis longtemps que $e = 4,77 \cdot 10^{-10}$ unité électrostatique; $m = 0,9 \cdot 10^{-27}$ gramme, et que r est environ 10^{-8} cm; mettant ces valeurs dans l'équation précédente on obtient :

$$n = 2 \text{ quadrillions et demi!}$$

Si le rayon de la révolution de satellites est double, triple, quadruple de 10^{-8} cm. (et cette valeur n est pas invariable, même pour un atome donné, comme nous verrons), la fréquence de révolution indiquée ci-dessus doit être divisée environ par 3, 5, 8... On le voit nous sommes en plein dans les valeurs requises par la théorie de Lorentz...

(2) Car il semble tout à fait certain que toutes ces propriétés — sauf celles qui dérivent aussitôt de la masse, comme la pénétrabilité par les rayons cathodiques — sont attribuables au nombre et à la position des électrons-satellites.

cinétique d'un électron en équilibre est exactement égale à un nombre entier de fois une certaine quantité d'énergie q appelée *quantum* dont on a pu, par expérience, déterminer très exactement la valeur (1).

Répétons : Quand l'énergie cinétique d'une électron-satellite en équilibre vaut $q, 2q, 3q, \dots$ ergs, cet électron reste indéfiniment sur son orbite, sauf intervention d'une force extérieure, et cela parce qu'il ne rayonne pas.

Une telle orbite est appelée « stationnaire » (fig. 5).

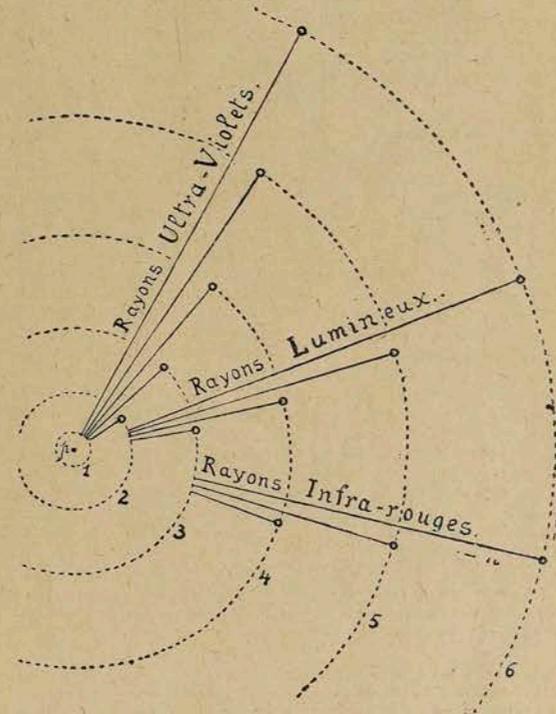


FIG. 5. — MÉCANISME DE LA NAISSANCE DE LA LUMIÈRE DANS LE CAS LE PLUS SIMPLE : Un atome d'hydrogène est formé d'un seul proton p servant de noyau autour duquel gire un seul électron. Mais l'orbite sur lequel tourne celui-ci n'est pas invariable : elle dépend forcément de l'énergie cinétique dont il est dispositaire, c'est-à-dire de sa vitesse à un moment donné, car plus cette vitesse est grande, plus intense est la force centrifuge et plus le rayon de l'orbite s'allonge.

Lorsque l'énergie du satellite est égale à 1 quantum (valeur très exactement définie) l'électron suit l'orbite n° 1; aussi longtemps qu'il en est ainsi l'électron n'émet aucune onde, sans qu'on sache pourquoi. Si l'énergie cinétique de l'électron, par suite de l'absorption d'une énergie extérieure, devient égale à 2, 3, 4... quanta il suit respectivement les orbites n° 2, 3, 4... et s'y maintient sans rayonner.

Mais si l'électron se trouvant sur un de ces orbites, sur 4 par exemple, rencontre un obstacle quelconque qui ralentit un peu sa marche il tombe en spirale en rayonnant sur une des orbites inférieures, le satellite n'étant jamais en équilibre en dehors de celles-ci.

Toute émission d'ondes électromagnétiques naturelles résulte de pareilles chutes : toute chute sur l'orbite 1 provoque des ondes ultra-violettes; sur l'orbite 2 des ondes lumineuses; sur l'orbite 3 des ondes infra-rouges.

Par exemple les 4 chutes possibles sur l'orbite 2 indiquées dans la figure ont respectivement comme effet l'émission des raies rouge, verte, bleue et violette de l'hydrogène lumineux.

Mais supposons qu'un satellite dont l'énergie cinétique est, à un moment donné, égale par exemple, à $3q$ (et qui n'émet donc aucune onde) reçoive d'un autre électron ou d'un élément quelconque un choc qui freine quelque peu son mouvement : du coup son énergie cinétique descend un peu sous la valeur $3q$ et il commence à rayonner; mais par le fait même, il ralentit sa marche et tombe en spirale vers le noyau jusqu'à ce que son énergie cinétique soit égale à $2q$: alors il redevient « stationnaire » et cesse de rayonner — jusqu'à ce

(1) Cette quantité a pour expression $q = 6,54 \cdot 10^{-27} \cdot v$ ergs, où v représente la fréquence de révolution de l'électron.

qu'une nouvelle cause extérieure trouble à nouveau son équilibre, soit qu'un choc favorable le relance (par absorption) sur une orbite $3q, 4q, \dots$, soit qu'un nouveau freinage le fasse tomber plus bas encore (avec émission d'ondes) sur l'orbite d'énergie q (fig. 6).

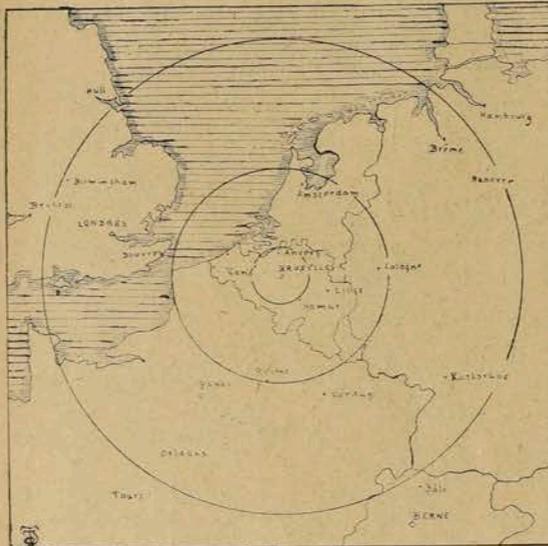


FIG. 6. — ATOME D'HYDROGÈNE GROSSI 300 TRILLIONS DE FOIS EN DIAMÈTRE : Imaginons une petite boule de 1 millimètre de diamètre placée à Bruxelles. Elle figure le proton central de l'atome, l'électron satellite, à cette échelle, devra être représenté par une sphère de 1,85 mètre (il est donc beaucoup plus gros que le proton, quoique sa masse soit beaucoup plus faible!) et cette sphère tournera en équilibre sur un des orbites dessinées ci-dessus — ou sur une orbite beaucoup plus large encore.

On le voit l'atome d'hydrogène, dont le diamètre est déterminé par celui de l'orbite (vu que tout cet espace est occupé par lui et impénétrable à d'autres atomes à cause de la fréquence des révolutions) on voit, dis-je que l'atome d'hydrogène est prodigieusement... vide!

Quand la sphère de 1,85 m. tombe (en tournant), par exemple, de Birmingham à Reims elle rayonne de la lumière rouge; si la chute se poursuit jusque Gand, elle a pour résultat une émission de rayons ultra-violettes.

Les dimensions indiquées ici ne sont pas fantaisistes, mais reposent sur des conséquences très cohérentes de l'application du calcul aux théories électroniques.

Toute chute d'une orbite supérieure sur une orbite inférieure est accompagnée d'une émission d'une onde électromagnétique de fréquence ν déterminée (1).

Cette théorie, malgré tout le mystère qui pèse sur son pourquoi mécanique, a enregistré d'admirables succès : elle a permis notamment de déterminer *a priori* la fréquence des ondes émises par les atomes d'hydrogène et de l'hélium luminescents et la concordance entre les résultats de ces calculs et les résultats de l'expérience tiennent vraiment du prodige (2).

Il semble certain aujourd'hui que toute émission d'ondes infra-rouges, lumineuses, ultra-violettes et même de rayons X ou γ a pour origine une chute d'orbite à orbite (3).

La besogne de demain sera de trouver une interprétation mécanique de ces étranges *quanta* d'énergie dont personne jusqu'aujourd'hui n'a pénétré la signification physique.

J. TILLIEUX.

(1) Cette fréquence peut se calculer. Par exemple dans le cas cité on a :

$$\nu = \frac{3q^2 - 2q}{h} \quad (h = 0,554 \times 10^{-27})$$

(2) Sans entrer dans le détail de ce calcul, d'ailleurs très élémentaire, disons qu'il n'est qu'une extension des formules indiquées dans les notes précédentes.

(3) Les rayons X et γ sont produits par la chute des électrons qui sont situés à proximité du noyau dans les atomes lourds et compliqués (qui seuls peuvent émettre de tels rayons).

L'ordre du jour des travailleurs chrétiens.

L'assemblée générale de la *Ligue des travailleurs chrétiens*, le rapport qui y fut présenté par M. le député Rubbens, l'ordre du jour adopté et publié ont été l'objet de commentaires et de discussions, ont donné lieu à des approbations et à des critiques.

Le directeur de la *Revue catholique* a apprécié l'attitude de la Ligue dans sa « Semaine » du 2 mars. Dans la *Revue générale* du 15 mars, M. Auguste Mélot a pris position. Nous sera-t-il permis d'y revenir en quelques brèves réflexions?

* * *

Les idées développées par M. Rubbens nous ont causé une profonde satisfaction. Le thème de son rapport nous paraît pouvoir tenir dans les formules suivantes : le parti libéral n'est parti d'ordre que superficiellement. L'ordre tel qu'il le conçoit et veut le défendre n'est qu'un ordre apparent, sans fondement rationnel et stable. Par ses principes mêmes il a toujours été adversaire irréductible de l'ordre catholique qui, lui, repose sur une conception précise, forte, harmonisée, de l'individu, de la famille, de la société religieuse et de la société civile. Les affinités profondes du parti libéral vont au parti socialiste, nullement au parti catholique. Tout cela est tellement clair pour quiconque connaît un peu l'histoire des doctrines depuis 1789! Socialistes et libéraux sont frères jumeaux. Si les circonstances peuvent parfois en faire des frères ennemis pour un temps, ils n'en sont pas moins du même sang.

Dès lors non seulement il ne peut être question d'une fusion entre le parti catholique et le parti libéral, mais une alliance même entre eux serait déplorable. Des ententes momentanées, commandées par les accidents de la vie politique, soit, mais rien de plus.

* * *

Sur tous ces points nous partageons pleinement l'opinion de M. Rubbens.

Au reste quelle pourrait bien être la base d'une alliance? Que serait ce bloc catholique-libéral? Un bloc conservateur? Dieu nous en préserve! S'il y a dans la société actuelle, de bons éléments à conserver, il en est d'autres qu'il importe d'éliminer.

* * *

A pareil bloc conservateur, un bloc réformateur s'opposerait aussitôt fatalement et l'unité catholique serait définitivement compromise. Jamais la majorité des ouvriers chrétiens, jamais les démocrates — hommes d'œuvres ou hommes de science, — n'accepteraient de faire cause commune avec ce bloc conservateur : il est bon qu'on se le dise. L'histoire des idées et du mouvement social au XIX^e et au XX^e siècle prouve à l'évidence qu'un groupe démocratique chrétien est indispensable pour enlever aux socialistes leurs meilleurs atouts.

* * *

En outre notre idéal catholique serait définitivement sacrifié dans le domaine politique par une telle alliance catholique-libérale. Déjà les ententes momentanées en altèrent la pureté :

mal nécessaire, oui, mais qu'il importe de réduire aux moindres proportions!

* * *

Les choses étant ainsi, la politique du parti catholique doit demeurer vis-à-vis des libéraux ce qu'elle est vis-à-vis des socialistes, la « politique des mains libres ». Les combinaisons et ententes gouvernementales demeurent possibles et permises avec les uns comme avec les autres. Elles constituent un pis aller.

* * *

On voit que nous ne pouvons adhérer aux idées soutenues par M. A. Mélot, malgré la haute estime et la vive sympathie que nous professons pour lui.

A le lire il semble bien en effet qu'une alliance entre catholiques et libéraux, avant l'élection, ne doit pas être catégoriquement répudiée; quant à nous les motifs que nous venons d'énoncer nous obligent à condamner formellement pareille attitude.

Il semble bien aussi que, selon lui, toute entente gouvernementale avec les socialistes, doit être considérée comme inacceptable. Nous ne sommes point de cet avis, non plus que la *Ligue des travailleurs chrétiens*: car adopter cette position c'est implicitement déclarer que, si les libéraux se refusaient à une collaboration gouvernementale — ce qui s'est produit lors de l'avant-dernière crise — les catholiques devraient, eux se refuser à gouverner avec les socialistes, à l'exclusion des libéraux. Ce serait laisser le champ libre à un gouvernement purement socialiste: politique du pire à laquelle nous ne pourrions souscrire; elle livrerait pour longtemps le pays aux ennemis de tout ce qui nous est cher.

GEORGES LEGRAND.
Professeur d'économie sociale.

Le retour de Don Quichotte⁽¹⁾

Le mystère d'un Hansom-Cab.

Vingt-quatre heures plus tard, il était dans une petite ville au bord de la mer; une rue en pente menait à la plage, les toits d'ardoises grises descendaient en crêtes superposées comme les cercles d'un tourbillon. Cette ville lugubre paraissait aspirée par la mer; elle donnait des idées de suicide, et un désespéré n'aurait eu qu'à attendre la vague finale qui allait tout balayer.

Dans la courbe descendante de cette morne rue, seuls quelques objets éveillaient une idée de vie. L'un était tout près de Murrel: un pot au lait posé devant la porte, dans une cour; mais il avait l'air abandonné pour cent ans. — Le second était un chat perdu. Un chat à l'air indifférent plutôt que perdu, une bête enragée peut-être, un de ces visiteurs sauvages qui errent dans une cité de mort. — Le troisième était plus curieux encore: c'était un hansom-cab arrêté devant l'une des maisons, mais un cab qui participait de la même sinistre antiquité, fait de bois brun poli et incrusté d'autres bois ornementaux, déjeté en arrière selon

un angle oublié, et muni de ces deux portes pliantes qui donnaient à l'occupant l'impression d'être enfermé dans un meuble du XVIII^e siècle. Pourtant, malgré toutes ces bizarreries, c'était incontestablement un hansom-cab, un de ces véhicules uniques que l'œil étranger d'un juif intelligent a caractérisé d'un mot: la gondole de Londres.

La plupart d'entre nous savent que lorsque l'on dit d'une chose qu'elle est très perfectionnée, cela signifie que tout ce qui en faisait le caractère a disparu. Tout le monde a des automobiles, mais personne n'a jamais pensé à avoir un hansom-cab automobile. Avec ce vieux type de voiture a disparu le charme particulier à la « gondole » (auquel Disraéli faisait peut-être allusion): le fait qu'il n'y a place que pour deux. Plus triste encore, quelque chose disparut qui était bien spécial, et frappant, et propre à l'Angleterre: cette vertigineuse et quasi divine élévation du cocher au-dessus de son client. Quoi qu'on puisse reprocher au capitalisme anglais, il existait au moins un antique véhicule, ou un groupe équestre, dans lequel le pauvre trônait au-dessus du riche. Jamais plus, dans aucune voiture, on ne verra le client soulever désespérément une petite trappe dans le toit, et parler au prolétaire invisible comme à un dieu inconnu. Aucune autre combinaison ne nous fera toucher du doigt aussi symboliquement et réellement combien nous dépendons de ce que nous appelons les « classes inférieures ». Personne ne pouvait penser à des hommes assis sur ces trônes olympiques comme à une classe inférieure. Ils étaient clairement les maîtres de nos destinées, nous conduisant d'en haut comme les divinités célestes. Chacun de ces hommes haut-perchés avait sa physionomie particulière; et, en effet, on ne pouvait confondre avec aucun autre le dos même de l'homme assis sur le bon vieux cab, quand Murrel vint auprès de lui. C'était un individu large d'épaules, avec des favoris assortis à la province reculée où se passait la scène.

Au moment où Murrel approchait, l'homme, fatigué d'attendre son client, descendit péniblement de son siège et resta debout à regarder ce qui se passait dans la rue. Murrel était passé maître dans l'art de tirer les vers du nez à la grande démocratie; il eut tôt fait de lier conversation avec le cocher. Il entama un colloque dont les trois premiers quarts au moins n'avaient aucun rapport avec ce qu'il désirait savoir. Il avait découvert depuis longtemps que c'était le moyen le plus rapide d'arriver au but, un véritable raccourci.

Ainsi commença-t-il à découvrir des choses qui ne manquaient pas d'intérêt. Il avait appris que le cab était un monument historique dans son genre, et digne d'un musée, car il appartenait au cocher. Murrel se rappela cette ancienne conversation avec Olive Ashley et Braintree sur la boîte à couleurs qui devait appartenir au peintre, et la mine au mineur. Le vague plaisir éprouvé par lui à la vue de cet absurde véhicule n'était-il pas un hommage à quelque vérité? Mais il découvrit d'autres choses encore: que le cocher en avait assez de son client, et en même temps qu'il en avait un peu peur. Il trouvait bien ennuyeux ce monsieur inconnu qui le faisait attendre tantôt devant une maison, tantôt devant une autre, au cours d'une interminable pérégrination à travers la ville; mais d'autre part, ce client semblait avoir le droit officiel de visiter tous ces endroits, et parlait comme quelqu'un qui est dans la police. On sentait qu'il avait réquisitionné plutôt que hélé le cab.

Bribe par bribe, il apparut que c'était un médecin, un docteur, ayant le droit légal de visiter toutes sortes de personnes. Le cocher, naturellement, ignorait son nom, mais c'était ce qui importait le moins. Ce qui importait à Murrel, c'était un autre nom: un nom que le cocher se trouva connaître, et il se trouva aussi que le prochain arrêt du cab, un peu plus bas dans la rue, serait devant le logement d'un homme que le cocher avait rencontré parfois au cabaret voisin, un drôle de pistolet, appelé Hendry.

Murrel ayant enfin, par ce chemin détourné, atteint son but, bondit en avant comme un chien découplé. Il s'informa du numéro de la maison qui avait l'honneur d'abriter M. Hendry, et presque aussitôt se dirigea vers elle en descendant la rue à grands pas.

Après avoir frappé à la porte, il attendit. Au moment où, de guerre lasse, il s'en allait, il entendit le bruit des verrous que l'on tirait lentement derrière lui.

Il se retourna, et heureusement parla tout de suite. La porte s'était entr'ouverte plutôt qu'ouverte et ne laissait guère voir qu'une chaîne tendue. Au delà, plus vaguement, Murrel commença à distinguer les traits indécis et la silhouette d'un être humain. La silhouette était mince et les traits pâles et anguleux. Mais

(1) Extrait du *Retour de Don Quichotte* qui paraît ces jours-ci, en traduction française, dans la collection *Arts et Fêtes* de Bloud et Gay à Paris. Nous devons à la grande obligeance de M. Paul Renaudin, le directeur de la collection, de pouvoir publier ces chapitres ou *CHAPTERS* exercés sa plus brillante fantaisie à critiquer quelques-uns des travers de notre mentalité contemporaine.

quelque chose d'impondérable lui apprit que la silhouette était féminine et même jeune, et quand un moment après elle prit la parole, sa voix lui apprit quelque chose qui le surprit davantage.

D'ailleurs, il n'y eut d'abord qu'un mouvement rapide et silencieux de la jeune femme. Sans avoir vu autre chose que la forme et le contour du chapeau de Murrel, et s'apercevant qu'il était d'ailleurs respectable, elle se mit en devoir de refermer la porte. Elle n'avait que trop de relations avec des personnes d'aspect respectable et responsable, et telle était à cette époque sa manière de leur répondre. Mais Murrel avait la promptitude d'un escripteur qui pousse une botte dans l'unique fissure d'un labyrinthe de parade et de défense. Il jeta dans l'ouverture le tranchant d'un mot. C'était probablement le seul mot qui pût arrêter le mouvement. Il prononça une phrase qui n'avait jamais été entendue dans cette rue et que cette femme avait presque oubliée. Une intuition lui fit rapidement retirer son chapeau et dire :

— Le docteur Hendry est-il chez lui ?

L'homme ne vit pas seulement de pain mais aussi d'étiquette, et par dessus tout de considération. C'est de considération que vivent même les affamés et de son absence qu'ils meurent. Or Hendry avait été autrefois très fier de son titre de Docteur, et aucun de ses nouveaux voisins n'avait la moindre chance de savoir qu'il y avait droit. Et cette personne était sa fille, juste assez âgée pour se souvenir du temps où on l'en gratifiait largement. Elle avait l'air d'une souillon, avec ses cheveux qui lui tombaient sur les yeux, son tablier taché, usé comme n'importe quelle guenille du quartier. Mais quand elle ouvrit la bouche, l'étranger sut aussitôt qu'elle se souvenait, et que ses souvenirs se rapportaient à des choses de tradition et de culture.

Douglas Murrel entra dans un tout petit vestibule, meublé seulement d'un affreux porte-parapluies. Il se trouva ensuite en train de monter, dans une obscurité presque complète, un escalier étroit et raide, et enfin il tomba brusquement dans une petite pièce sale, jonchée d'objets de trop peu de valeur pour qu'on pût les vendre ou même les mettre en gage. Là était assis l'homme pour lequel — comme Stanley partit à la recherche de Livingstone — il avait entrepris ce voyage excentrique.

Le docteur Hendry avait une chevelure semblable au plumet gris d'un chardon nûr. On s'attendait presque à voir les petites graines ailées s'envoler et flotter au vent. Mais d'autre part il était mieux tenu qu'on n'aurait pu s'y attendre. Cette impression venait peut-être de ce qu'il était étroitement boutoné jusqu'à la gorge, comme c'est, dit-on, l'habitude des affamés.

Après des années de rêverie dans un décor sordide, il était toujours perché plutôt qu'assis sur sa chaise poussiéreuse, dans une attitude inconsciemment délicate et dédaigneuse.

C'était un de ces hommes qui sont assez distraits pour paraître grossiers, mais qui, dès qu'ils reprennent conscience, deviennent péniblement polis. A la minute où il s'aperçut de la présence de Murrel, cette politesse le fit sauter sur ses pieds d'un mouvement saccadé, comme une marionnette très maigre suspendue à des fils de fer.

S'il chancela sous le compliment que lui fit Murrel en l'appelant Docteur, le sujet que le visiteur jeta sur le tapis l'enivra tout à fait. Comme il arrive aux hommes âgés, et surtout aux hommes déçus, il vivait dans le passé, et il lui sembla pendant un moment que le passé redevenait présent; car cette chambre obscure, dans laquelle il était scellé et oublié comme un mort dans la tombe, entendait de nouveau une voix humaine demander des « couleurs de Hendry pour enluminures ».

Il se leva sur ses jambes maigres et vacillantes, et sans dire un mot se dirigea vers une planche, sur laquelle étaient un certain nombre d'objets hétéroclites. Il prit une vieille petite boîte d'étain, l'apporta sur la table et commença de l'ouvrir fébrilement. Elle contenait deux ou trois flacons de verre ronds et trapus, couverts de poussière; leur vue sembla lui délier la langue.

— Il faut les délayer dans le produit de la boîte, dit-il; bien des gens se servent d'huile, d'eau, ou de n'importe quoi. (En réalité, personne depuis trente ans n'employait plus ces couleurs.)

— Je dirai à mon amie d'y mettre tous ses soins, dit Murrel souriant, je sais qu'elle tient à travailler selon les vieux principes.

— Ah, c'est bien, dit le vieillard relevant soudain la tête d'un air important. Je serai toujours prêt à donner un conseil, assurément!

Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— La première chose qu'il faut savoir, c'est que ce type de couleurs est de sa nature opaque. Beaucoup de gens, parce qu'elles

sont brillantes, les croient transparentes. Moi-même, j'ai toujours vu cette confusion naître de ce qu'on compare l'enluminure au vitrail. Ces deux arts, évidemment, sont des arts typiques du Moyen âge, et Morris s'intéressait également aux deux. Mais je me souviens dans quelle fureur il entraînait si on oubliait que le verre est transparent. « Si un artiste peint dans un vitrail une chose qui ait l'air solide » avait-il coutume de dire, « il mériterait qu'on le fasse assiéger dessus ».

Murrel reprit son enquête :

— Je suppose, docteur Hendry, que vos anciennes études de chimie vous ont beaucoup servi pour composer ces couleurs ?

Le vieil inventeur secoua pensivement la tête.

— La chimie seule m'aurait difficilement appris tout ce que je sais, dit-il, c'est une question d'optique. C'est une question de physiologie.

Il se pencha soudain par dessus la table et jeta d'une voix sifflante :

— C'est encore plus une question de psychologie pathologique.

— Oh! dit le visiteur, en attendant ce qui allait suivre.

— Savez-vous, dit Hendry d'une voix soudain calmée, savez-vous pourquoi j'ai perdu tous mes clients? Savez-vous pourquoi je suis tombé si bas ?

Autant que je peux le démêler, vous me semblez avoir été diablement maltraité par un certain nombre de gens qui voulaient écouler leur marchandise.

L'expert sourit doucement et secoua la tête.

— C'est une question scientifique, dit-il. Il n'est pas très commode à un docteur de l'expliquer à un profane. Votre amie, voyons, n'avez-vous dit, est la fille de mon vieil ami Ashley. Vous avez là un exemple de la survivance d'une race exceptionnellement saine. Probablement aucune trace de cette tare...

Pendant que ces réflexions, absolument inintelligibles pour Murrel, étaient énoncées avec la même bienveillance doctorale et dédaigneuse, l'attention du visiteur se fixait sur autre chose. Il étudiait avec attention la jeune fille à l'arrière-plan.

Le visage était beaucoup plus intéressant que Murrel ne l'avait soupçonné dans l'obscurité du passage. La jeune fille avait rejeté en arrière les boucles noires qui retombaient sur ses yeux comme les panaches d'un corbillard. Son profil était aquilin, d'une maigreur qui le rendait un peu trop semblable à celui d'un aigle. Mais elle conservait son air de jeunesse alors même qu'on aurait pu la croire mourante. Il y avait en elle quelque chose de tendu et d'alerte, et ses yeux, toujours en éveil, étaient spécialement en cet instant. Car il était évident qu'elle n'approuvait pas le tour que prenait la conversation.

— Il y a deux principes de physiologie bien simples, continuait le père dans son style facile de vulgarisation, que je n'ai jamais pu faire comprendre à mes collègues : le premier c'est qu'une maladie peut atteindre une foule; elle peut frapper une génération entière, comme une épidémie infecte toute une région. Le second, c'est que les maladies affectant les principaux sens sont voisines des maladies mentales. Pourquoi la cécité des couleurs serait-elle une exception ?

— Oh! dit Murrel se dressant brusquement, et une heure se faisant jour au milieu de son ahurissement. Oui, oui! cécité des couleurs. Vous pensez que tout ceci vient de ce que personne ne perçoit les couleurs ?

— Presque personne dans les conditions particulières à cette période de l'histoire, corrigea le docteur d'un ton bienveillant. Quant à la durée de l'épidémie, à sa périodicité possible, c'est une autre question. Si cela vous intéresse de voir un grand nombre d'observations recueillies par moi...

— Vous voulez dire, continua Murrel, que ce grand magasin qui garnit toute la rue a été construit pendant une sorte de crise d'aveuglement ? Et que le pauvre vieux Wister a eu son portrait mis sur dix mille prospectus pour célébrer le jour où il est devenu aveugle ?

— Il est évident que ces événements ont une origine scientifique qu'on doit pouvoir rechercher, dit le docteur Hendry. Je me rappelle que mon vieil ami Potter avait coutume de dire que l'origine scientifique paraissait toujours très simple, une fois trouvée. Dans le cas présent, par exemple, à ne regarder que les apparences, on penserait que l'humanité entière est devenue folle. Quiconque dit que les couleurs annoncées sur ce prospectus sont meilleures que les miennes ne peut être qu'un fou. En un certain sens, la plupart des hommes sont fous. Ce que les hommes de science de cette génération ont négligé d'examiner à fond, c'est

pourquoi ils sont fous. D'après ma théorie, ce symptôme certain de la cécité des couleurs a des rapports étroits avec...

— Excusez mon père s'il ne prolonge pas plus longtemps la conversation, dit la jeune fille d'une voix à la fois rauque et distinguée; je le crois un peu fatigué.

— Comment donc! dit Murrel, et il se leva tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Il se dirigeait vers la porte, quand il fut arrêté par une transformation saisissante de la jeune fille. Elle était toujours debout, droite et rigide derrière le siège de son père. Mais ses yeux sombres et brillants se tournaient vers la fenêtre; chaque trait de sa silhouette gracieuse se raidit soudain comme une verge d'acier. Dans le silence de mort, un son pénétrant par la fenêtre entr'ouverte : c'était le bruit des grandes et lourdes roues du cab antique s'approchant du seuil.

Murrel, toujours aussi embarrassé, ouvrit la porte et sortit sur le palier obscur. En se retournant, il s'aperçut que la jeune fille l'avait suivi.

— Savez-vous ce que cela signifie? demanda-t-elle. Cette brute vient chercher mon père.

Murrel commençait à comprendre. Il savait qu'un certain nombre de lois récentes et assez brutales, qui en pratique ne fonctionnaient que dans les quartiers pauvres, avaient donné à des médecins et autres fonctionnaires des pouvoirs arbitraires sur les personnes soupçonnées de ne pas répondre à la méthode de plein rendement du Directeur des Grands Magasins. L'inventeur d'une théorie scientifique plaçant la cécité des couleurs à l'origine de la décadence sociale manquait probablement de rendement, et il semblait que sa propre fille pensât de même, à voir ses efforts désespérés pour détourner le pauvre vieil homme de ce sujet. En termes clairs, quelqu'un se disposait à traiter l'excentrique en aliéné. Et comme il n'était ni millionnaire, ni propriétaire, et qu'on ne le considérait même plus comme un homme du monde excentrique, il était bien probable que la nouvelle classification allait s'effectuer rapidement et sans accroc. Murrel éprouva ce qu'il n'avait jamais ressenti depuis sa jeunesse : une colère soudaine et bouillonnante. Il ouvrait la bouche pour parler, mais la jeune fille avait déjà commencé de sa voix métallique :

— C'est toujours la même chose, dit-elle; on le pousse dans le ruisseau et puis on lui reproche d'y être tombé. C'est comme si on cognait un enfant sur la tête jusqu'à l'abrutir, et qu'on l'injurait ensuite en le traitant d'imbécile.

— Votre père, observa le visiteur en hésitant un peu, ne me fait pas l'effet d'un imbécile.

— Oh non, répondit-elle, il est trop intelligent, et c'est ce qui démontre qu'il est timbré. S'il n'était pas timbré, on démontrerait qu'il est idiot. Ou l'un, ou l'autre. Il savent toujours par où vous prendre.

— Qui sont-ils? demanda Murrel, d'une voix basse et pleine de menaces cachées.

La réponse fut donnée, non par la jeune fille, mais par une voix grave et gutturale sortant du puits noir de l'escalier. Quelqu'un montait les marches. Les marches craquaient et branlaient, car c'était un homme lourd et qui, lorsqu'il émergea dans la pénombre du palier, sembla remplir toute l'entrée de ses larges épaules et de son épais paletot. La première impression de Murrel fut qu'un monstre des grandes profondeurs, morse ou baleine, sortait de l'abîme et dressait sa face ronde et pâle comme la lune. En regardant l'homme de plus près et avec moins d'imagination, il vit que cet effet venait de cheveux blonds tondu de très près, contrastant avec de grandes moustaches semblables à une paire de défenses pâles, et à des lunettes rondes sur lesquelles se reflétait la lumière de la petite fenêtre. C'était un certain docteur Gambrel, qui parlait un fort bon anglais, mais qui jurait dans une autre langue en trébuchant dans l'escalier raide. Le « Singe » écouta attentivement pendant un instant, puis se glissa silencieusement dans la chambre.

— Pourquoi n'avez-vous pas de lumière? demanda le docteur brusquement.

— Peut-être que je suis folle aussi, répliqua Miss Hendry; je suis toute prête à être tout ce dont on soupçonne mon père.

— Oui, oui, tout cela est très pénible, dit le docteur, qui recouvrait en même temps que son équilibre une certaine bienveillance bourru; mais il n'y a rien à gagner en tergiversant. Vous feriez bien mieux de me laisser voir votre père immédiatement.

— Sort! dit-elle, puisque je ne peux pas faire autrement.

Elle se détourna brusquement et ouvrit la porte du taudis

où se tenait le docteur Hendry. Hendry était assis seul à côté de sa table et, bien qu'il n'y eût pas d'autre porte à la chambre, Douglas Murrel avait totalement disparu.

Avant que le docteur Gambrel pût se rendre compte de ce fait, le malheureux Hendry avait sauté de son siège et coupait court à tout autre sujet d'entretien par un flot de paroles où se mêlaient la déférence et les protestations.

— Vous comprendrez, disait-il, que je proteste formellement contre votre interprétation de mon cas. Si je pouvais exposer les faits devant le monde scientifique, je n'aurais pas la moindre difficulté à démontrer que vous vous trompez entièrement. J'admets qu'en ce moment la moyenne de notre société, par suite de certaines maladies visuelles, a...

Le docteur Gambrel représentait l'Etat moderne, dont le pouvoir est peut-être plus exorbitant que celui de tout autre Etat. Il avait le droit d'envahir cette maison, de disperser cette famille et de disposer à son bon plaisir d'un de ses membres; en revanche, il n'avait pas le pouvoir de l'interrompre. En dépit de tous les efforts officiels, la conférence du docteur Hendry sur la cécité des couleurs se poursuivait pendant un temps considérable. Elle continuait encore, tandis que le docteur responsable le poussait peu à peu vers la porte, tandis qu'il lui faisait descendre l'escalier et parvenait à l'entraîner sur le seuil de la maison. Mais pendant ce temps, d'autres événements avaient eu lieu, à l'insu de ceux qui assistaient bien involontairement à la conférence commencée dans la chambre du premier étage.

Le cocher de fiacre, perché sur son cab antique, était d'un caractère patient, heureusement. Il attendait depuis un certain temps devant la maison des Hendry, quand se produisit un fait bien propre à occuper ses loisirs.

Un jeune homme tomba sur le toit du cab, du ciel apparemment, et se rétablit non sans difficulté, au moment où il allait rouler à terre. Quand ce visiteur inattendu montra son visage, le cocher stupéfait reconnut le gentleman avec lequel il avait fait un brin de causette dans la rue. Il contempla longuement le nouveau venu, puis la fenêtre d'en-dessus, et comprit que cet homme n'était pas précisément tombé du ciel, mais seulement de l'appui de la fenêtre. L'incident n'était donc pas un miracle véritable mais restait cependant une merveille.

Le cocher fut plus surpris encore quand son nouveau compagnon lui sourit d'une manière charmante et dit, comme quelqu'un qui reprend une conversation :

— Comme je vous disais...

Après quelques gesticulations amicales, il s'assit solidement à califourchon sur le toit de la voiture et sortit son portefeuille. Il se pencha en avant, au risque de culbuter, et dit confidentiellement :

— Ecoutez, mon vieux, je vous achète notre cab.

Murrel n'ignorait pas entièrement les règlements en vertu desquels se jouait le dernier acte de la tragédie des Couleurs pour Enluminures de Hendry. Il se souvenait d'avoir eu, longtemps auparavant, une discussion avec Julian Archer, qui était très plein de ce sujet. Julian Archer (c'était un des traits de son caractère qui le rendait si parfaitement apte aux fonctions publiques) pouvait s'emballer soudain et avec une bonne foi parfaite, sur n'importe quel sujet, pourvu que ce fût une actualité journalistique. Si le roi d'Albanie — dont la vie privée, hélas! laisse tant à désirer — était en mauvais termes avec la sixième princesse allemande alliée à sa famille, Julian Archer se transformait immédiatement en paladin prêt à traverser l'Europe en faveur de celle-ci sans penser un instant aux cinq autres princesses qui n'occupaient pas l'attention publique.

Rien de factice ou de pharisaïque dans cette habitude de cultiver des enthousiasmes successifs. Tour à tour, et sur chaque sujet, la belle et ardente tête d'Archer se tendait d'un côté à l'autre de la table avec la même expression de protestation irrésistible et d'indignation débordante. Et Murrel, assis en face de lui, réfléchissait que c'était là ce qui fait l'homme politique : cette faculté de s'emballer toujours sur des sujets à l'ordre du jour.

— Vous ne pouvez vous y opposer, personne ne le peut! s'était écrié Archer. Cette loi a simplement pour but d'introduire un peu plus d'humanité dans les asiles.

— Je le sais, avait répondu son ami avec quelque amertume. Elle introduit beaucoup plus d'humanité dans les asiles, en effet!

Mais il y a toujours une grande partie de l'humanité, je vous assure, qui ne se soucie pas d'être introduite dans un asile.

Archer rappela une disposition nouvelle qui s'appliquait tout à fait au cas présent. C'était une discrétion plus grande dans la procédure; un magistrat spécial devait régler tous ces cas dans une entrevue aussi intime qu'une visite médicale.

— Nous devenons plus civilisés en toutes ces matières. C'est comme les exécutions publiques; autrefois, on pendait un homme devant une foule, maintenant la chose se fait plus décentement.

— Tout de même, grommela Murrel, belle consolation si nos amis et nos parents se mettaient à disparaître sans bruit. Nous avons égaré notre mère, ou nous ne pouvons plus mettre la main sur notre nièce préférée, et nous apprenons que nos pauvres parentes ont été enlevées et pendues avec une délicatesse suprême! Murrel savait que c'était à une visite de cette sorte qu'on emmenait Hendry, et il écoutait d'un air farouche son monologue médical dans la voiture.

— Hendry est bien un lunatique anglais, se disait-il, il se réfugie dans une manie et une théorie, au lieu d'en faire un grief ou une vendetta. Le Hendry, qui avait le secret des couleurs médiévales s'est ruiné, et le voilà presque heureux d'être le Hendry du secret des maladies visuelles.

Chose assez curieuse, le docteur Gambrel, lui aussi, avait une théorie: elle s'appelait la « répulsion spinale ». Il décelait des troubles mentaux chez tous ceux qui, comme Hendry, s'asseyaient sur le bord de leur chaise. Le docteur Gambrel avait cueilli un grand nombre de pauvres diables sur le bord de leurs chaises, symbole adéquat de l'instabilité de leurs vies. Il était tout disposé à expliquer sa théorie devant un tribunal; mais il n'eut pas l'occasion de la développer dans le cab.

Il y avait quelque chose de macabre à voir le cab se traînant le long des rues abruptes de cette petite ville grise. Le cheval avait un profil anguleux, les incrustations sombres de la voiture faisaient penser à un cercueil. La route devint plus raide, la rue se dressait devant le cheval, et le cheval devant la voiture. Puis ils s'arrêtèrent devant une porte soutenue par deux piliers, entre lesquels on apercevait la mer verte et grise.

Quand les docteurs ne sont pas d'accord.

La maison vers laquelle le cab s'était traîné n'avait rien qui la distinguât d'une confortable maison particulière. Car le principe de toutes les législations et coutumes récentes a été de traiter les affaires publiques à huis clos. Le personnage officiel était d'autant plus puissant qu'il était habillé comme tout le monde. On pouvait amener là les gens et les en faire sortir sans déployer aucune violence, simplement parce que chacun savait que la violence serait inutile. Le docteur avait pris l'habitude d'accompagner ses clients dans un cab, comme par hasard, et il était bien rare qu'ils fissent quelque difficulté. Ils n'étaient pas assez fous pour cela.

Cet établissement spécial de la nouvelle Commission des Aliénés avait été créé tout récemment dans cette ville. Les gardiens qui guettaient dans le vestibule ou qui ouvraient la grilles et les portes étaient nouveaux, sinon dans leurs fonctions, au moins dans leur résidence. Et le magistrat qui siégeait dans un bureau intérieur pour examiner les cas au fur et à mesure était le plus nouveau de tous. Mais en même temps que nouveau, il était ancien: il avait fait la même besogne dans plusieurs autres endroits, et avait ainsi pris l'habitude de la faire, doucement, rapidement, avec une dangereuse dextérité. Mais il commençait à être trop vieux pour bien faire quoi que ce soit. Sa vue n'était plus ce qu'elle avait été, son ouïe n'était pas si fine qu'il le croyait. C'était un chirurgien-major en retraite, nommé Wotton. Il avait une moustache grise soigneusement entretenue et une expression endormie; il avait atteint le stade somnolent de sa journée et de sa carrière.

Sur son bureau, il y avait un grand nombre de papiers, parmi lesquels une convocation pour l'après-midi, à la Commission des Aliénés.

De son cabinet retiré et matelassé, il n'entendit pas l'absurde fiacre ramper jusqu'à la porte, encore bien moins les mouvements rapides et silencieux d'une personne d'allure distinguée, qui aidait les deux occupants à descendre et, avec beaucoup de politesse, les introduisait dans le vestibule de la maison. Cette personne était si distinguée que nul ne songea à discuter son droit d'agir; les gardiens l'acceptèrent comme un rouage bien huilé

du mécanisme et le médecin légiste lui-même se laissa courtoisement introduire dans un salon d'attente à côté du sanctuaire du magistrat. Peut-être auraient-ils été plus étonnés si, quelques minutes auparavant, ils avaient regardé par la fenêtre et vu la personne d'allure si distinguée dégringoler du haut d'un cab. Quoi qu'il en soit, le médecin légiste commença à être sérieusement inquiet quand le personnage (qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans un escalier obscur, et qu'il commençait à peine à identifier) non seulement ferma la porte derrière lui, avec une inclination courtoise, mais la ferma aussitôt à clef.

De tout ceci, le magistrat n'avait rien entendu, car tout s'était exécuté avec célérité et discrétion, grâce à ce mécanisme qui ronfle sans bouger comme une toupie. La première notion qu'il en eut fut un coup frappé à sa porte et une voix disant: « Par ici, Docteur ». Dans les cas semblables, le médecin responsable de l'internement devait voir d'abord en tête-à-tête le magistrat, qui avait ensuite avec la victime une entrevue généralement beaucoup plus brève. Cet après-midi, en particulier, M. Wotton espérait que les deux entrevues seraient très courtes. Il ne leva pas le nez de ses papiers et dit seulement:

— C'est le dossier n° 9871, n'est-ce pas? Un cas de folie de la persécution, je crois?

Le docteur Hendry inclina la tête de son air le plus affable:

— La persécution est évidemment un symptôme plutôt qu'une cause, dit-il; la cause est purement physique... purement physique.

— Il toussa discrètement. — De nos jours, il n'est pas nécessaire de rappeler que les altérations des sens réagissent sur le cerveau, n'est-ce pas? Dans le cas présent, j'ai les plus fortes raisons de supposer que le désordre a commencé par une maladie très banale du nerf optique. Le procédé par lequel j'ai atteint cette conclusion est assez intéressant en lui-même.

Au bout de dix minutes, il devint manifeste que ce n'était pas l'avis de M. Wotton.

La tête toujours penchée sur ses papiers, il ne regardait pas son interlocuteur. S'il l'avait fait, les vêtements extraordinairement usés de celui-ci auraient peut-être éveillé ses soupçons. Il entendait seulement la voix douce et cultivée du docteur Hendry.

— Je ne crois pas nécessaire d'entrer dans tous ces détails, dit-il enfin quand son visiteur lui en eut déjà fourni un grand nombre et parut, à un point inquiétant, disposé à en ajouter beaucoup d'autres. Si vous êtes sûr qu'il s'agit d'un cas de ce genre, d'un cas de manie réellement dangereuse, je suppose que c'est réglé.

— Dans toute ma carrière, dit le docteur Hendry solennellement et avec pleine conscience de sa responsabilité, je n'en ai jamais vu de plus net. Cette question optique devient grave, Monsieur, elle devient menaçante. Au moment où je vous parle, il y a des personnes indubitablement folles qui errent par le monde, et même émettent des opinions scientifiques qui font autorité. Il y a quelques jours à peine...

A ce moment sa voix mélodieuse et persuasive fut étouffée par des bruits suspects venant de la pièce voisine. Ce fut d'abord comme si un corps lourd et massif était jeté avec violence contre la porte; puis, dans le silence qui suivit, quelques imprécations gutturales, qui paraissaient affaiblies et enrrouées par la colère, se firent entendre à travers l'épaisse cloison.

— Grand Dieu! s'écria M. Wotton, s'éveillant en sursaut et levant les yeux pour la première fois, qu'y a-t-il?

Le docteur Hendry secoua la tête avec tristesse, mais il continua de sourire.

— Notre profession est mélancolique, dit-il, nous voyons les aspects les plus bas et les plus sauvages de notre nature déchue... Notre corps de misère... — je crois que c'est dans le texte grec du Nouveau Testament — notre corps de misère... Ce bruit ne ressemble que trop à la lutte d'un de ces infortunés que la société se trouve dans la cruelle nécessité d'interner.

A ce moment le « corps de misère » fut de nouveau projeté contre la porte qui craqua, — un corps de poids, semblait-il, de conséquence et même de majesté. Le magistrat n'était pas content. Clients ou prisonniers — de quelque manière que l'on désigne les nouvelles victimes sociales, — étaient en effet souvent introduits dans la pièce adjacente pour attendre leur examen, mais c'était en général sous la surveillance de gardiens qui les empêchaient de manifester leur impatience dans un style aussi vif. La seule hypothèse était donc que l'aliéné d'à côté fût si débordant de vitalité qu'il avait tué son gardien.

Malgré tous ses défauts, le vieux chirurgien militaire était un homme de cœur; il se leva de son bureau et se dirigea vers la porte qui était de nouveau secouée et ébranlée de l'intérieur. Il la considéra un moment, et puis délibérément il ouvrit. Il eut à déployer beaucoup d'agilité pour bondir en arrière et ne pas être renversé par la « chose » qui jaillit de la porte.

A ce moment c'était vraiment une chose plutôt qu'un homme; cela avait d'énormes besicles remontées des yeux qui sortaient de la tête comme des cornes, de longues moustaches fauves et des cheveux hérissés en tous sens. Ce fut seulement quand ce monstre fut tombé dans la pleine lumière du bureau que le magistrat constata qu'il portait un gilet blanc et une culotte grise, tels qu'en portent rarement un marse ou même un homme de bois.

— C'est déjà quelque chose, murmura-t-il; au moins il est habillé, s'il n'est pas dans son bon sens!

Le gros homme qui s'était effondré à travers la porte se redressa et jeta autour de lui des regards farouches, sa crinière fauve plus agressive que jamais. Ses premiers mots, des jurons en langue continentale, auraient pu passer pour des cris inarticulés; mais les deux hommes de science qui l'écoutaient reconquirent bientôt quelques termes du langage scientifique, au milieu d'un vocabulaire tout différent. En fait, le médecin légiste faisait son rapport officiel, mais on ne pouvait s'en douter.

La situation était vraiment pénible pour lui, et les gens sérieux ne sauraient excuser le tour pendable dont il avait été la victime — tout au plus en goûter la saveur *in petto*. Au moment même où il devait entrer dans le cabinet du magistrat pour lui faire son rapport et où Hendry devait être enfermé dans le salon d'attente pour en attendre le résultat, Murrel, sans scrupule, avait rapidement interverti la situation des deux hommes de science. Le fonctionnaire pris au piège s'était comporté comme le font les gens sanguins et présomptueux quand il leur arrive quelque chose qu'ils n'auraient jamais cru possible. Car l'homme qui a toujours eu la vie facile, qui est content de lui, que rien n'a jamais détourné de sa route, bute avec fracas contre le premier obstacle.

L'histoire du pauvre Hendry était exactement le contraire. Il se cramponnait à ses bonnes manières comme au dernier vestige de sa situation sociale; il avait l'habitude d'expliquer élégamment les choses à ses créanciers, et d'affecter un ton cultivé, pour s'adresser aux policemen. En conséquence, pendant que le médecin légiste suffoquait, reniflait et jurait d'une manière inintelligible, l'aliéné légal se tenait, la tête gracieusement inclinée, émettant au fond de sa gorge de doux glossements pour manifester sa tristesse devant la déchéance de l'esprit humain. Le major promena ses yeux de l'un à l'autre pendant un moment, puis les arrêta sur l'étranger qui jurait toujours, comme il les avait arrêtés auparavant sur beaucoup de fous homicides. C'est ainsi que ces trois médecins distingués se rencontrèrent enfin dans une consultation imprévue.

Au dehors, dans la rue qui se hissait jusqu'au sommet de la falaise, Douglas Murrel, en haut de son cab, levait les yeux au ciel comme quelqu'un qui a bien et complètement accompli sa tâche. Il portait un haut-de-forme noir prodigieusement calotté, qui n'était pas le sien, car il avait acheté le chapeau avec le cab. Ce chapeau servit pourtant ses desseins avec un succès complet. C'est le chapeau qui fait l'homme; tant que Murrel le portait, il passait assez facilement pour le conducteur d'un véhicule aussi antique; quand il l'enleva et qu'il se faufila parmi les fonctionnaires, ils ne virent que ses cheveux bien brossés et ses manières de gentleman.

Sur le sommet de son cab, il avait repris son chapeau, non sans dignité, comme un conquérant sa couronne de lauriers.

Prévoyant ce qui arriverait, il se décida à attendre le résultat. Il ne comptait pas être témoin du dénouement du drame ni voir la capture de l'expert gouvernemental; il se promit même, si les choses allaient trop loin, de communiquer plus tard avec les autorités. Pour le moment, il laissait le drame se dérouler avec une sorte de respect, comme une œuvre d'art, un poème. Si tout allait bien, quelque chose se produirait; au bout de dix minutes, environ, il eut la joie de voir ses prévisions se réaliser.

Le docteur Hendry, jadis célèbre dans les milieux artistiques, apparut entre les deux piliers du porche qui se détachait sur la mer, aussi libre que la mouette qui planait au dessus de la falaise. Il avait un air mystérieux, comme s'il voulait apprendre à la rue entière que rien ne pouvait lui faire trahir les délicats secrets professionnels qu'on venait de lui confier. Il fit le geste d'enfiler une paire de gants invisibles et monta tout naturellement dans

le hansom-cab avant même d'y avoir songé. Le cocher rabattit son chapeau sur ses yeux et s'éloigna rapidement parmi les rues raides et caillouteuses.

Pour le moment, gardons un silence complet sur ce qui se passa entre le magistrat et le docteur Murrel lui-même éprouvait une tendance curieuse à laisser tomber le sujet et à ne plus même y penser. Il avait la réputation d'aimer à jouer des tours, mais il n'envisageait pas seulement celui-là comme une mauvaise farce jouée au docteur étranger. Un sentiment plus vague et plus heureux régnait dans son esprit, comme si toute l'histoire était plutôt devant lui que derrière, comme si la libération inespérée d'un pauvre vieux toqué, avec sa manie de « cécité des couleurs », n'était que le symbole d'une libération plus étendue, et l'entrée dans un monde meilleur. Quelque chose avait cédé; peut-être n'était-ce encore qu'un peu de bureaucratie, en attendant autre chose.

Comme le cab tournait le coin, un rayon de soleil enfila la rue en pente; on l'eût dit solide comme ceux qui traversent les nuages dans les vieilles Bibles illustrées. Levant les yeux vers la haute maison ancienne, Murrel vit la fille de Hendry.

C'était une femme nouvelle, toute différente de celle qui s'abritait dans l'ombre de l'étroit escalier. Ce n'était pas seulement le rayon de soleil qui la faisait s'épanouir sur son balcon comme une fleur magique. C'étaient la surprise et la joie, l'admiration pour ce qui est trop beau pour être vrai, l'extase que l'homme a perdue depuis l'Eden et qui lui reviendra avec la Vision Béatifique, dans un étonnement si fort qu'il durera éternellement. Depuis la ruine de son père par une bande d'escreots trop riches pour être punis, la vie de cette jeune fille s'était obscurcie peu à peu, elle avait renoncé à la lutte; toute déchéance nouvelle lui semblait naturelle. Si on avait emmené son père pour le pendre, elle eût été indignée, malheureuse, amère, elle n'eût pas été surprise.

Mais quand elle le vit revenir, tout souriant, dans un hansom-cab, sa surprise fut absolue. Elle n'avait jamais vu un être vivant échapper au piège dans lequel elle le croyait tombé; jamais elle n'avait vu de traces de pas revenant de l'autre de l'administration. Elle n'aurait pas été plus étonnée de voir le soleil rétrograder vers l'est ou la Tamise remonter subitement vers sa source. Mais il n'y avait aucun doute; c'était bien son père, allongé dans le fond de la voiture et souriant. De même qu'il était monté en faisant le geste d'enfiler des gants invisibles, de même il s'assoyait avec le geste de fumer un cigare absent. Pendant qu'elle le regardait, elle s'aperçut que le cocher venait de la saluer, d'un mouvement bien élégant pour un chapeau si lamentable. Cela lui porta le dernier coup, car elle reconnut les cheveux incolores mais bien peignés de M. Murrel, ce visiteur excentrique qui avait frappé à sa porte quelques heures auparavant.

Le docteur Hendry sauta de la voiture avec une grâce juvénile, et sa main chercha son gousset vide d'un geste automatique. Il revivait les beaux jours de sa jeunesse.

— N'en parlez pas, dit Murrel vivement en remettant son atroce chapeau, ce cab m'appartient et je fais cela pour m'amuser. « L'art pour l'art », comme disaient vos vieux amis. Je suis une symphonie, aurait dit Whistler, une symphonie en noir et brun. Votre ami, le docteur fou, est présentement, je pense, une symphonie en noir et bleu.

Hendry reconnut une voix bien élevée, car il y a des choses qu'on n'oublie jamais. Il reconnut la voix en dépit du chapeau, et quoi qu'elle parlât même au travers du chapeau.

— Mon cher Monsieur, dit-il, j'ai envers vous une grande dette de gratitude. Donnez-vous la peine d'entrer.

— Merci, dit Murrel descendant de son perchoir. Mon coursier arabe, qui a si souvent partagé ma tente dans le désert, montera probablement une garde fidèle à votre porte. Il ne semble pas souffrir d'un désir immodéré de galoper.

Il monta pour la seconde fois l'escalier raide et obscur en haut duquel il avait vu le spécialiste en aliénation mentale émerger comme un monstre des grandes profondeurs. Sa pensée revint avec un léger remords vers cet expert infortuné, mais il se dit qu'il aurait peu de difficulté à remettre les choses d'aplomb.

— Ne croyez-vous pas, demanda la jeune fille, qu'il va revenir chercher mon père?

Murrel sourit et secoua la tête.

— Non, si je le comprends bien, dit-il, Wotton est un parfait honnête homme et il verra tout de suite qu'il n'y avait rien de suspect chez votre père — pas moitié autant que chez l'autre.

Et cet autre lui-même ne sera pas pressé de proclamer à la face du monde qu'il a si bien ressemblé à un fou furieux qu'on l'a enfermé.

— Alors vous nous avez sauvés, dit-elle. Quelle chose merveilleuse!

— Je dirais plutôt : quelle merveille que vous ayez eu besoin d'être sauvés, dit Murrel. Je ne sais vraiment pas où l'on s'arrêtera. Je suppose qu'on se sert d'un dément pour arrêter un dément, comme on se sert d'un voleur pour arrêter un autre.

— J'ai connu quelques voleurs, dit le docteur Hendry en frisant sa moustache avec une énergie soudaine, mais ils ne sont pas encore sous les verrous.

Murrel le regarda un moment et constata que son courage lui était revenu.

— Parbleu! nous essayerons de prendre les voleurs! dit-il. — Il ne savait pas qu'il proférait une sorte de prophétie sur le sort de sa maison, de ses amis et de bien des choses qu'il connaissait; car là-bas, à Seewood-Abbey, des événements qu'il aurait crus parfaitement impossibles prenaient forme et couleur.

De ces événements il ne savait rien encore, mais, chose curieuse, sa propre imagination était déjà chargée de couleurs plus radieuses et plus romantiques que les couleurs pour enluminures de Hendry. Il éprouvait une vague sensation de victoire, qui avait atteint son point culminant lorsqu'il avait vu le visage de la jeune fille à la fenêtre. Impulsivement il se pencha vers elle et dit :

— Est-ce que vous regardez souvent par la fenêtre comme cela?... Si un jour ou l'autre je passais?...

— Oui, répondit-elle, je regarde souvent par la fenêtre.

G.-K. CHESTERTON.

Fascisme et catholicisme

A propos du conflit ouvert par le récent décret de Mussolini sur les groupes de jeunesse catholique.

M. Mussolini est logique. Il pourrait l'être plus encore. On pouvait espérer qu'il serait illogique. La confiance qu'ont mise en lui les dirigeants du Centre catholique italien reposait sur cet espoir d'illogisme. Cet espoir a-t-il été ébranlé par les paroles et la mesure imprudentes auxquelles vient de s'abandonner le Duce en réponse aux remarques du Saint-Père concernant le fascisme et le gouvernement fasciste? Car il n'y a aucun doute que la brusque proposition de Mussolini et la brusque décision du gouvernement fasciste ne soient une réponse au Souverain Pontife.

Les paroles du Pape qui ont ainsi piqué au vif le chef du fascisme et de l'Italie sont une admonestation paternelle qui visait précisément les dirigeants responsables de ce Centre catholique dont nous venons de parler.

Sa Sainteté recevait un Comité diocésain d'Action catholique. Elle félicitait les membres de ce Comité et elle les remerciait d'être venus présenter leurs hommages au Saint-Siège et prendre les mots d'ordre du Père commun des fidèles.

Nous sommes d'autant plus sensibles à votre démarche de dévotion, ajouta Pie XI, que d'autres catholiques sont venus tout récemment à Rome et se sont réunis, eux-aussi, en congrès, mais ils n'ont point jugé à propos de venir au Vatican. Ils s'estimèrent suffisamment heureux de monter au Capitole. Ils eussent mieux fait de convoquer ce congrès dans une autre ville d'Italie. Au Capitole, ils ont parlé de Nous, ils Nous ont fait acclamer, mais en même temps que le régime et le pouvoir établis. Ils ont exprimé l'espoir que bientôt ces deux pouvoirs, le Saint-Siège

et le gouvernement d'Italie, résoudre le conflit qui les sépare depuis plus d'un demi-siècle. Cette façon de mettre sur le même pied, dans la question romaine, le Vatican et le gouvernement italien, est tout à fait inadmissible. Elle est de nature à fausser l'opinion catholique. Ce n'est pas une sorte de convention bilatérale, comme si les deux parties avaient les mêmes droits et les mêmes pouvoirs, qui mettra fin au trop fameux et trop long « *dissidio* ». Les conditions politiques exigibles par la Papauté ne peuvent être déterminées que par elle. Les consultations du gouvernement italien n'auront jamais d'autre sens et d'autre but que de tenir compte des réalités et des situations politiques. Mais les chefs de l'Italie ne seront point rendus juges des conditions requises pour la liberté de gouvernement et d'administration de l'Eglise.

Tel est le sens de ce premier passage du discours de Sa Sainteté relatif à l'attitude philophaciste insuffisamment nuancée du Centre catholique italien. On y reconnaît la doctrine et l'intransigeance traditionnelles du Saint-Siège dans la question romaine. On peut y voir également une réponse aux conclusions fascistes de la polémique, qui fit quelque bruit l'été dernier, entre l'*Osservatore Romano* et le *Popolo d'Italia*, journal personnel, peut-on dire, de M. Mussolini, puisqu'il en avait la direction lorsqu'il s'empara de celle du pays et qu'il se fit remplacer au journal par son propre frère, Arnaldo Mussolini. Une déclaration officielle du parti fasciste avait voulu mettre le point final provisoire à cette polémique en affirmant la volonté du gouvernement de chercher loyalement, avec le Saint-Siège, une solution acceptable par les deux parties. Mais le Saint-Siège ne pouvait pas admettre cette conclusion. L'*Osservatore* s'empressa de le dire avec toute la netteté souhaitable. Et le Saint-Père, voyant qu'il reste quelque malentendu, même dans la pensée des catholiques, refait personnellement la mise au point qu'avait déjà faite son journal officieux.

Peut-être ne faut-il pas attribuer le flottement des idées acclamées par le congrès du Centre catholique uniquement à son philophacisme. L'orateur qui a exprimé et fait acclamer ces idées les proclamait déjà, lorsqu'il était le contraire, pour ainsi dire, d'un philophaciste, lorsqu'il était un des chefs du parti populaire. Cet orateur est, en effet, Egilberto Martire. Or il nous souvient d'avoir lu de lui, à propos du gouvernement italien auquel participait ou auquel participerait le parti populaire, des paroles analogues à celles qu'il vient de prononcer au sujet du gouvernement fasciste. Il a toujours eu une sorte de hantise de voir se résoudre rapidement la question romaine. Et son impatience le porterait à faire des concessions que le Saint-Siège s'empressa de déclarer impossibles, chaque fois qu'elles sont suggérées publiquement. Egilberto Martire ne l'ignore pas. Les mises au point officielles du Vatican ont plusieurs fois visé son langage et celui de ses amis. Il récidive, estimant sans doute que l'attitude du Vatican est d'opportunité plutôt que de principe, et espérant qu'un changement de situation amènera enfin sur les lèvres pontificales la déclaration que ne se décourage pas d'attendre son optimisme et son patriotisme. Chaque fois que le vent lui paraît favorable, il lance son ballon d'essai. Cette fois, il l'a lancé du haut du Capitole. Avec quel succès, nous venons de le voir.

Au sujet de la question romaine, ce n'est donc pas Mussolini qui répond à Pie XI, c'est plutôt Pie XI qui répond à Mussolini en faisant la leçon au Centre catholique. Mais à propos d'une autre question, que Sa Sainteté a voulu aborder dans son discours que nous sommes occupé à résumer et à commenter, les rôles se renversent et Mussolini crut pouvoir prendre à l'égard du Pape un ton qui fit sur le monde catholique une pénible impression et un effet détestable.

Vous célébrez sans cesse, dit en substance Sa Sainteté à

M. Martire et à ses semblables, les mérites et l'excellent esprit du gouvernement actuel et du Parti fasciste. Nous Nous gardons bien de nier ces mérites et ces dispositions. Nous avons fait à ce sujet des déclarations que le monde entier a entendues et que les intéressés ont souvent défigurées en les détachant de leur contexte. Mais à vous entendre chanter l'âge d'or que serait pour l'Eglise le règne du fascisme, nous craignons de nouveau qu'une grave confusion ne se crée dans les esprits. Pour estimer que la situation actuelle est si digne de contentement et d'enthousiasme de la part des catholiques, il faut oublier des faits et des principes d'une extrême importance. Il faut oublier par exemple la tendance du régime fasciste à s'emparer de l'éducation de la jeunesse et à considérer les institutions et les œuvres d'éducation qui ne lui appartiennent pas, y compris les institutions et les œuvres de l'Eglise, comme des concurrentes indésirables. De là ces difficultés sans cesse renaissantes que l'on crée en maints endroits, malgré les déclarations et les promesses des autorités supérieures du Fascisme, aux groupes d'Action catholique, dont Nous avons dit et répété à satiété qu'ils n'étaient pas des organismes politiques, qu'ils développaient leur activité en dehors et au-dessus de tout parti politique et qu'ils relevaient directement de la hiérarchie ecclésiastique; de là ces brimades et ces violences qui ont fermé bon nombre de cercles de jeunesse catholique et arrêté le développement d'Œuvres printanières qui portaient les plus radieuses promesses de vie chrétienne et d'apostolat. Cette tendance et cet esprit, Nous ne pouvons les admettre. Nous les avons condamnés et Nous les condamnons à nouveau. Et c'est vous, dirigeants d'un groupe qui s'intitule catholique, qui Nous forcez à faire entendre une fois de plus notre voix et notre protestation.

A cette déclaration du Saint-Père, Mussolini répliqua deux ou trois jours après, par un décret rédigé en grande hâte, présenté par lui-même au Conseil des ministres et admis immédiatement à l'unanimité. Cette mesure entrera en vigueur après les plus courts délais requis pour l'approbation royale et la promulgation. La première version de ce décret mussolinien, que publièrent les journaux, était tellement énorme que, pour notre part, nous refusâmes d'y croire. Si cette nouvelle avait paru le 1^{er} avril, nous n'aurions pas hésité à y voir le plus gros poisson qu'un journaliste farceur ait jamais jeté dans la mer hospitalière de l'opinion. Il ne s'agissait de rien moins, à en croire le premier communiqué, que de la suppression pure et simple de tous les groupements de Jeunesse catholique. Ceci rangeait immédiatement M. Mussolini parmi les tyrans et les persécuteurs de l'Eglise.

Grâces à Dieu, la nouvelle incroyable était fautive ou, du moins, très fortement exagérée.

Il s'agit, en réalité, non pas de toutes les œuvres de Jeunesse catholique, mais des troupes de scouts, relativement peu nombreuses, qui subsistèrent après la création des Balilla. C'était uniquement ces troupes de scouts que désignait Mussolini par la périphrase de son décret : organisations de formation physique et morale de la Jeunesse.

Le premier acte du drame, si l'on nous permet cette expression un peu grosse, qui se dénoue actuellement, s'est joué il y a environ un an. Lorsque le Fascisme créa sa grande œuvre de Jeunesse, intitulée Balilla, en souvenir d'un gosse audacieux et frondeur et crânement patriote à la face de l'ennemi, Mussolini avait eu l'intention de supprimer le scouting qui, à son avis, faisait double emploi avec l'organisation nouvelle. Mais il voulait éviter une protestation du Vatican. Par intermédiaires officieux, on négocia. On aboutit à une sorte de compromis. Les troupes de scouts ne seraient pas dissoutes par le gouvernement, car c'eût été un abus criant d'autorité, mais le Pape lui-même prononcerait leur dissolution. Exception serait faite, d'autre part, pour les troupes

des chefs-lieux de province et des localités de plus de vingt mille habitants. Ces troupes de villes pourraient subsister concurremment avec les groupements de l'œuvre Balilla, à condition d'admettre un certain contrôle des autorités gouvernementales. Pour que ce contrôle ne heurtât pas trop les principes, Sa Sainteté déclarerait les troupes de scouts indépendantes de l'organisation générale d'Action catholique. Ces groupes de Jeunesse, tout en gardant leur esprit, leur programme et leur activité, cesseraient donc d'appartenir directement à l'Eglise comme lui appartiennent les organismes d'Action catholique. Telles sont les œuvres supprimées par le décret mussolinien. Elles étaient en relation et en collaboration étroites avec les groupes de l'œuvre Balilla. On leur demande et on leur impose de rentrer purement et simplement dans cette œuvre nationale et d'échanger la chemise kaki contre la chemise noire.

En soi, la mesure n'est pas tellement grave. Mais elle est un geste dont la signification est extraordinairement inquiétante. Geste précis et calculé, geste rapide et décidé, geste effronté et provocateur. Ah! vous n'êtes pas encore satisfait, dit le chef du Fascisme au chef de l'Eglise, du sort que nous faisons, par condescendance et par égard pour le catholicisme à vos œuvres de jeunesse, vous n'êtes pas content, en particulier de la concession que nous vous avons consentie au sujet du scoutisme catholique; eh bien, cette concession, je la supprime. La manière conciliante et bienveillante n'est pas appréciée, sachez que le Fascisme est capable d'en adopter une autre.

Voilà, semble-t-il, une signification générale qu'il est bien difficile de ne pas reconnaître au geste, si mesuré qu'il puisse paraître ou même en raison de sa mesure, du maître de l'Italie.

N'est-il pas, en outre, l'affirmation de principe d'un véritable monopole. On laisse bien subsister la plupart des groupements de Jeunesse catholique, mais c'est parce qu'on le veut bien. On affirme implicitement les droits du Gouvernement à régenter l'éducation des nouvelles générations. Hérésie attentatoire aux droits de la famille et de l'Eglise! L'Eglise et les familles ont le droit et le devoir de créer et de posséder des institutions éducatives chrétiennes. Aucun pouvoir de ce monde n'est admis à les entraver dans l'exercice de ce droit et de ce devoir. L'Eglise revendiquera toujours, comme elle a toujours revendiqué, ce droit et la possibilité d'accomplir ce devoir. Elle ne renoncera jamais à instituer des écoles, des collèges, des universités et des œuvres complémentaires de l'école, du collège et de l'université. L'Eglise ne se résignera jamais à une fonction d'aumônerie dans des écoles et des œuvres qui ne lui appartiendraient pas, mais se trouveraient placées sous le signe de l'officiel ou de la neutralité.

Or le Fascisme, qui fait de la nation et de l'intérêt national un absolu et qui ne supporte pas l'idée d'une subordination ou d'une limitation des prérogatives de l'Etat, le Fascisme qui a fait sien la philosophie de Hegel italianisée par l'école de Croce et de Gentile, le Fascisme est fort exposé à la tentation d'accaparement des esprits et des consciences. Le Fascisme est tiraillé par les deux tendances contradictoires de favoriser la mission de l'Eglise et, dans certains domaines, de la supplanter. Le Fascisme aura mille peines de ne pas ajouter un chapitre à la longue histoire, si puissamment évoquée par Jean Carrère dans son livre *Le Pape*, des luttes implacables menées par les plus hautes puissances de ce monde contre l'autorité spirituelle du royaume qui n'est pas de ce monde.

LOUIS PICARD.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Résurrection

Salut au triomphe du Christ! Il n'en est pas, au cours des âges, qui puisse lui être comparé.

L'homme, toujours petit, n'arrive à la gloire qu'en se haussant au-dessus de lui-même et en dissimulant le plus possible sa petitesse. Le Christ est si beau et si grand de lui-même qu'il lui suffit d'apparaître ce qu'il est véritablement, pour ravir l'admiration. Sa résurrection ne fait que déchirer le voile de mortalité qui le dérobait et montrer en lui à l'univers, à travers sa chair glorieuse, Dieu, le grand Dieu, le Tout-Puissant, maître de la vie et de la mort.

Vive le Christ, radieux triomphateur de la tombe! Vive la Foi aussi, car aujourd'hui, et si ce jour a eu une aurore, il n'aura pas de couchant, la foi catholique exulte dans ce que je voudrais appeler l'ivresse de l'évidence.

Qui pourrait douter aujourd'hui, s'il est loyal? A-t-on jamais ouï dire qu'un homme se soit rendu la vie à lui-même? Est-ce que l'orgueil, qui a coutume d'escalader l'impossible dans ses rêves, est-ce que le plus colossal orgueil a jamais osé concevoir cette chimère? On raconte bien que le roi Antiochus s'avisait un jour de commander aux flots de l'Océan. Soit! mais arrêtera-t-il la mort, mais la dompter après s'être laissé renverser par elle! Non le plus extravagant des orgueilleux, ne fût-ce que pour n'être pas montré au doigt comme un insensé, ne s'est jamais targué de cette folie. Car, il n'y a pas de milieu, il faut être un fou ou un Dieu pour annoncer sa résurrection.

Or, j'imagine que Socrate ait été contemporain du Christ, témoin assidu de sa vie, observateur attentif de ses dires et gestes. Qu'aurait-il pensé en l'entendant affirmer et répéter à ses disciples et à ses ennemis que trois jours après sa mort il sortirait vivant du tombeau?

Je réponds que cette prophétie seule aurait convaincu Socrate de la divinité de Jésus. En effet, philosophie sincère et impartiale, il aurait été ébloui par ce lumineux raisonnement. « Cet homme est le sage parfait, transcendant; j'ai eu beau l'épier, la scruter, cette merveilleuse sagesse ne se dément jamais, ni dans ses paroles, ni dans ses actes; elle y fait régner une sublime harmonie. Mais il est manifeste que ce sage serait le dernier des fous, s'il allait compromettre sa mission, ruiner son prestige, démolir son crédit, perdre enfin toute renommée dans l'avenir, en faisant l'annonce d'un prodige impossible, absolument irréalisable.

Donc, s'il ose prédire qu'il ressuscitera, c'est qu'il en est bien sûr, sa haute sagesse m'en est garant; et s'il le peut, c'est, à toute évidence, qu'il est Dieu. »

Et Socrate, sans autre preuve que cette stupéfiante prédiction, sans en attendre l'accomplissement, sans avoir besoin du fait, n'obéissant qu'à l'inflexible droiture de la logique, se serait prosterné aux pieds de Jésus et l'aurait adoré avec une invincible certitude.

Et nous, nous sommes assurés de la promesse et nous tenons le fait!

Aussi, qui dira la sereine profondeur, l'inaltérable solidité, la sécurité immense de notre foi au Christ? Qui dira la limpide beauté de ce diamant dont les feux resplendent aujourd'hui avec un souverain éclat?

■ Faisons une autre supposition. Imaginez que, vers le milieu de l'histoire, un homme ait paru ici-bas, se prétendant descendu du ciel pour y faire monter ses frères. De sa mission, il donne pour preuve « qu'il ne mourra pas ».

Quel audacieux défi! Néanmoins, Il se tient parole. Voici qu'en

effet sa vie se prolonge de siècle en siècle, poursuivant son cours régulier à travers toutes les vicissitudes, sans que le trépas puisse jamais l'atteindre. Inviçissable vieillard, vingt fois séculaire, il a traversé les âges, il a vu soixante générations s'engloutir dans la tombe, et la sienne n'est pas creusée. La mort n'a cessé sur ce champ de bataille de la terre de faire siffler ses balles aux oreilles de ce privilégié, aucune n'a pu le toucher, et sa miraculeuse vigueur semble attester qu'aucune ne le touchera jamais.

Dites-le moi. Est-ce que dans cette prodigieuse survivance d'un homme âgé de deux mille ans, dans cette immarcescible jeunesse d'un héros qui défierait les insultes du temps lui-même, n'y aurait-il pas la preuve palpable de sa mission divine, le sceau divin de son enseignement? Et serait-on taxé de crédulité, si l'on se rangeait parmi ses disciples?

Incontestablement, un tel homme serait adoré par l'univers.

Mais, si audacieusement belle que soit cette fiction, reconnaissez donc qu'elle est dépassée par la réalité d'aujourd'hui, mille fois plus convaincante.

Qu'aurait fait ce personnage imaginaire et qu'a fait le Christ?

Le premier se serait soustrait, sans doute, à la loi universelle qui nous domine, qui a marqué jusqu'à notre nom en nous classant dans la race des mortels. Assurément, s'affranchir de cette nécessité inexorable, c'est émerger de l'humanité, c'est s'élever sans contredit bien haut au dessus d'elle. Mais, enfin, dans ce duel gigantesque de l'homme contre la mort, c'est, après tout, un vivant qui lutte et déploie sa vigueur; c'est la vie dans l'intégrité de ses forces qui repousse l'assaut du trépas.

Mais voici bien un autre spectacle. Le Christ descend en champ clos et jette son gant à la Grande Ennemie. « Mort, réduis-moi à l'impuissance, anéantis-moi tant que tu le peux, et, de ce néant, je me redresserai pour te terrasser! »

Il provoque la terrible Faucheuse qui fait ruisseler chaque jour sous sa faux quatre-vingt mille épis humains. « Tu peux m'abattre, me coucher sur tes sillons, m'enfourer, me faire disparaître, et de dessous terre, je me relèverai opulent et magnifique. »

Et, de fait, quand la pierre du sépulcre s'est refermée sur sa dénouille, tout paraît fini, à jamais, tout est fini certes, s'il n'est qu'un homme. Et c'est à ce moment même, que de la prostration du tombeau, mort plus fort que tous les vivants, il reprend sa vie, se relève sans secours, surgit vainqueur, remporte la victoire que, même dans la plénitude de ses forces jamais homme n'a remportée!

Osez dire après cela, et il n'y a pas dans toute l'histoire fait mieux établi, osez dire que le Ressuscité, maître avéré de la vie et de la mort, n'est pas Dieu!

Vous aurez beau vous débattre, rationalistes, vous êtes étreints par ce dilemme. Ou c'est le Christ qui a brisé ses chaînes; ou, s'il n'est qu'un homme, c'est Dieu qui les a brisées. S'est-il ressuscité lui-même? Sa divinité est trop éclatante. Est-ce Dieu qui a réveillé de la mort cet homme qui se disait Dieu? Alors, il faut dire que la toute-puissance s'est mise au service de la plus horrible imposture, de la plus sacrilège usurpation.

Et donc notre bonne foi triomphante salue dans le vainqueur du trépas le Dieu Tout-Puissant! *Alléluia!*

J. SCHYRGENS.

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de Pâques, la REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas vendredi prochain, 12 courant.

FRANCE

Le centenaire de Taine

D'une page de Souvenirs sur Taine, que M. Paul Bourget a donnée aux Annales, nous détachons ces extraits :

Il y avait aussi, chez lui, et c'est un trait essentiel de sa nature, un homme profondément, scrupuleusement moral, et le cynisme de certaines peintures le froissait, en dépit de sa propre doctrine. Intellectuellement, il était un déterministe intransigeant. La logique de son système aurait donc voulu qu'il considérât, ainsi qu'il l'a écrit un jour — la phrase a d'ailleurs été mal comprise — dans la vertu et dans le vice, « de simples produits comme le vitriol et comme le sucre ». Cette conséquence de sa philosophie, il ne l'a jamais admise.

Quoiqu'il ne m'ait fait, sur ce point le plus intime de son être, aucune confiance, il suffisait de le regarder vivre pour se rendre compte qu'il exerçait sur lui-même cette constante discipline qui fut celle des vieux stoïciens, de ce Marc-Aurèle, par exemple, qu'il admirait tant. « Sois droit ou redressé. » Cette maxime du sage empereur enveloppe à la fois l'affirmation de la règle la plus stricte et la négation de cette règle. Du moment que tous nos états intérieurs sont commandés par des nécessités inéluctables, à quelle faculté de notre âme s'adresse cet impératif catégorique ? Il a du sens si nous sommes libres, et il n'en a qu'à cette condition. Il suit de là que les mots de *bien* et de *mal* cessent d'avoir leur signification usuelle. On peut les traduire en appelant *bien* ce qui est utile au groupe humain dont nous faisons partie, et *mal* ce qui lui est nuisible; mais, utiles ou nuisibles, les actes que nous commettons n'engagent en aucune façon notre responsabilité, puisqu'ils sont, totalement, absolument, déterminés par des causes dont nous ne sommes que les effets. Cette égalisation du vice et de la vertu devant la conscience ne pouvait que faire horreur au grand honnête homme qu'était M. Taine. Dans la lettre qu'il voulut bien m'écrire à l'occasion du *Disciple*, il a insisté sur l'identité foncière de la responsabilité et du déterminisme « avec une énergie où j'ai cru, dès lors, distinguer une angoisse secrète. Il rappelle que dans *Les Origines de la France contemporaine*, il a « toujours accolé la qualification morale à l'explication psychologique ». Il dit encore : « Dans les portraits des Jacobins, de Robespierre, de Bonaparte, mon analyse préalable est toujours rigoureusement déterministe et ma conclusion terminale rigoureusement judiciaire... » Il conclut : « Plus une école est déterministe, plus elle est rigoureuse en morale. »

Je me souviens d'avoir éprouvé, après la lecture de cette lettre, un poignant serrement de cœur à l'idée que ce livre avait touché dans ce maître si respecté, si aimé, une blessure cachée. Je lui répondis moi-même une lettre que je déchirai aussitôt, où, relevant cette dernière phrase : « Plus elle est rigoureuse en morale », je lui posais cette question : « Au nom de quoi ? » Il aurait repris sa plume pour me commenter un autre passage de sa propre lettre, et m'aurait répondu : « Mais au nom de la dette que chaque individu contracte en naissant envers la société. » Je lui aurais répondu à mon tour : « Où est-il écrit qu'il faut payer ses dettes ? Dans le Décalogue, lequel suppose que vous pouvez librement accepter ou refuser ce paiement. » Et de nouveau, nous serions tombés sur ce problème de la liberté qu'il ne consentait pas à poser, l'ayant par avance résolu, scientifiquement, croyait-il. Mais dans sa vie personnelle, comme il s'appliquait à pratiquer tous les préceptes de ce Décalogue qui n'est que l'ordre d'un législateur souverain envers un sujet responsable ! Ce philosophe était d'abord l'homme du foyer. Il l'avait été comme fils. Il l'était comme époux et comme père. La rigueur de sa probité s'étendait, au delà des affaires d'argent, à tous les actes de son existence.

M. Taine venait de perdre sa mère et j'étais venu lui rendre visite dans l'appartement de l'avenue du Maine où il était descendu. Il me parla de la mort longuement. Puis, après un silence :

— Nous sommes des arbres dans une forêt. Le bûcheron est là qui passe avec sa hache. Voilà un arbre de coupé. Demain, ce sera le tour d'un autre, moi, par exemple, puis vous, et ainsi toujours.

Cette vue sinistre était encore la sienne dans ses derniers jours. Un prélat avec lequel il entretenait des rapports courtois lui disait, presque à la veille de sa fin :

— A côté de cette loi de nécessité dont vous avez tant parlé, Monsieur Taine, n'apercevez-vous pas une autre loi, une loi d'amour ?

— Non, répondit-il. Je me représente la nature comme une belle femme qui marche, vêtue d'une robe magnifique dont la traîne écrase des fourmis qu'elle ne regarde même pas. Je suis une de ces fourmis. Je vais être écrasé.

Il parlait, il pensait ainsi, mais une nostalgie demeurait en lui dont il nous a laissé, à son insu, le témoignage le plus émouvant dans le chapitre premier du cinquième livre des *Origines*, intitulé *L'Eglise*. Là se trouvent ces lignes si souvent citées sur le christianisme :

« Il est encore, pour quatre cents millions de créatures humaines, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter par delà la tempérance, la pureté et la bonté jusqu'au dévouement et au sacrifice... Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaille, ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. La société devient un coupe-gorge ou un mauvais lieu... »

Et à ces pages en succèdent d'autres, proclamant que « ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à suppléer le vieil Evangile ». Mais sur quoi est-il fondé, cet Evangile ? Sur la conviction qu'il existe un Père céleste : « *Pater noster qui es in caelis...* » et que ce Père a fait vers l'homme un geste d'amour révélateur en lui envoyant le Christ. Si M. Taine n'avait pas senti un besoin passionné de le rencontrer, ce geste révélateur, d'y croire, à ce Père céleste, aurait-il éprouvé devant l'Eglise cette admiration si douloureuse dans son impuissance, car il est mort sans y avoir cédé ? L'esprit de système l'en a empêché. S'il avait vécu plus longtemps, serait-il arrivé à en triompher ? A cette question, il y a pourtant une réponse : la carte mortuaire de sa fille, qu'il a tant aimée et qui a fini si pieusement. Sur cette carte, les siens ont transcrit cette phrase mise par elle à la première page de son paroissien : « Béni soit celui qui posa l'espérance sur les tombes. »

Catholiques belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

Les Thermidoriens

De la deuxième partie de la conférence faite sur ce sujet à Paris, par M. Madelin (Revue hebdomadaire) :

Barras, lui aussi, fut un renégat : car, né vicomte Paul de Barras, il était apparenté à toutes les familles nobles de Provence; du moins se prétend-il, en ses *Mémoires*, allié aux Blacas, aux Castellane, aux Vogüé. Ancien officier du roi, ayant été employé dans les Indes, il y avait nourri un tempérament d'aventurier. Perdu de mœurs et de dettes, il avait passé, dès 1789, à la Révolution et, presque sans transition, aux partis extrêmes. Carnot dira de lui fort tragiquement qu'il avait « la férocité d'un Caligula sous l'écorce d'une feinte étourderie ». En réalité, il n'était pas « féroce » ce qui eût du moins impliqué encore de la passion. « Roné des plus crapuleux », écrira un agent étranger sous le Directoire. « Véritable flibustier », ajoutera Mallet. Et je citerais trente témoignages qui concordent. Ce bel homme de quarante ans à la figure pleine et colorée, restée noble dans ses traits malgré la dégradation de l'âme et la perversion des mœurs, faisait illusion. Il avait, dit son ennemi mortel, Larevellière, « un sourire charmant », qui masquait souvent une physionomie facilement sinistre.

Cette Révolution qui aux uns était apparue comme le temple lumineux de liberté, aux autres comme une arène où se battre, ce gentilhomme taré, né pour l'aventure, n'avait vu en elle qu'un champ d'intrigues et qu'une carrière où s'enrichir. Viveur comme Fréron, mais plus calculateur, tandis que l'un plongera dans la disgrâce, l'oublie et presque la misère, ce Barras va devenir directeur de la République, châtelain de Grosbois et multimillionnaire. C'est que son aptitude à l'intrigue, écrira Larevellière, était « infatigable ». Tâtant tous les partis, et les flattant tous, capable de jouer tous les rôles, lui aussi a essayé du métier de bourreau, et, puis, revenu à Paris, sous le coup des menaces de Robespierre, a, contre lui, comme Fouché, noué les fils. Ayant préparé le coup, il n'a rien dit au cours des deux journées de Thermidor. Mais comme on cherchait un chef sûr pour aller à la tête des troupes arrêter Robespierre à l'Hôtel de Ville, il s'est rappelé qu'il avait été officier, s'est offert et fait accepter, a mis à son côté un grand sabre que désormais il ne quittera plus et, de ce jour, il se fera toujours appeler « le général Barras ».

Comme Fréron, il a jugé qu'ils étaient perdus s'ils ne se jetaient en tête de la réaction post-thermidorienne et il a su si bien s'y faire sa place qu'il va entrer au Comité de Salut public et, si vain au fond, si creux, se perpétuer, du Comité au Directoire et, à travers les cinq années, au pouvoir par un prodigieux génie d'intrigue. « S'il vole sans remords, écrira alors un ambassadeur étranger, il prodigue sans regrets; c'est un besoin pour lui de jeter l'argent par les fenêtres. Il y jetterait la République dès demain si elle n'entretenait pas ses chiens, ses chevaux, ses maîtresses, sa table et son jeu. » En 1794, il n'est pas encore le Barras fatigué qu'en brumaire an VIII, Bonaparte écartera d'un geste : il s'est jeté dans le mouvement réacteur, mais il n'entend pas le laisser s'égarer et saura, le moment voulu, l'arrêter s'il le menace d'emporter ses chefs même; il négocie secrètement avec les Bourbons, mais bien résolu à ne les laisser revenir que le jour où il aura, au sujet du régicide, reçu de Louis XVIII ses lettres de rémission — et autant que possible, par surcroît, des lettres chargées.

* * *

Tallien travaille, dit-on, dans le même sens : Louis XVIII, a-t-on prétendu, possédait des lettres de lui. C'est qu'il avait encore plus que Fréron et Barras même à se faire pardonner.

Celui-là n'était ni le filleul d'un roi ni le descendant de nobles provençaux : fils d'un maître d'hôtel du marquis de Bercy, il avait traîné sur le pavé de Paris une jeunesse de claque-faim; clerc vite renvoyé de son étude, commis de magasins, prote d'imprimerie, il avait même été, disait-on, ouvrier de portières devant le théâtre. Il était bien de ces éléments troubles qui vont tout naturellement à une révolution pour l'empoisonner et la déshonorer. Il s'était, bien entendu, jeté aux extrêmes. D'ailleurs aussi médiocre d'esprit que d'âme, lâche et bas, il avait gardé un tempérament de valet. — toujours subalterne. Mêlé aux massacres de Septembre, il avait été, naturellement, élu à la

Convention par la grâce de Danton; mais il avait échappé au tribunal, s'était, dans le procès du roi, montré si violent qu'il avait été jusqu'à vouloir interdire au royal accusé le droit de constituer avocat. Envoyé à Bordeaux, il avait inondé de sang le centre girondin. Lui aussi, d'ailleurs, jouisseur assez bas, avait là-bas, comme Fréron et Barras à Marseille et Toulon, pratiqué « l'1 Terreur sans vertu ». Les grâces accordées à l'argent ou aux femmes ont seules tempérés à rigueur, lui procurant aimable fortune et agréables souvenirs. Et puis, ayant rencontré Theresia Cabarrus, il en est tombé follement amoureux et elle s'est mise à régner à Bordeaux derrière le misérable qui, pour plaire à cette bonne fille, a ralenti les exécutions. C'est alors que Robespierre l'a fait rappeler et lui aussi a pour son compte connu les heures angoissantes du printemps et de l'été de l'an II. Theresia, jetée en prison, le désespoir s'était emparé du malheureux et vous savez que la pensée de cette femme, condamnée à mourir, a peut-être contribué à faire, pour une heure, de ce pleutre un courageux.

Theresia Tallien était la fille du banquier Cabarrus, établi à Madrid; jeune, elle avait épousé un marquis de Fontenoy, puis, le divorce institué en 1791, s'était libérée. Les contemporains ne tarissent point sur ses charmes; ils nous sont rendus peu sensibles par ses portraits. Ces charmes résidaient, il est vrai, moins dans ses traits que dans la grâce de ses manières, les voluptueuses effluves qui, dit-on, se dégageaient de son regard et l'enveloppante séduction de sa voix. Tallien, à Bordeaux, avait fait de cette personne, extrêmement facile, sa maîtresse, puis sa femme. Elle était sans moralité, sans vertu et sans scrupules; mais elle n'était pas sans bonté, de ces bontés faciles et gracieuses qui n'impliquent pas le dévouement. Sans aucune passion politique, elle posait pour la jacobine. N'était-ce pas l'époque où l'ex-vice-comtesse de Beauharnais, Joséphine, future impératrice des Français, signait une lettre au conventionnel Vadier : « Joséphine La Pagerie Beauharnais, sans-culotte montagnarde »? Theresia Cabarrus, ci-devant marquise de Fontenoy, et future princesse de Chimay, eût très volontiers signé « sans-culotte montagnarde ». Pour complaire à Tallien, elle figura en Liberté dans une cérémonie révolutionnaire avec un bonnet rouge, un joli petit bonnet, il est vrai, de velours rouge bordé de fourrure. Elle lut en plein club un discours sur les principes de l'éducation nationale dont je n'ai, je vous l'avoue, jamais pensé à m'inspirer pour élever mes enfants. Mais, moyennant ces complaisances, elle obtint du proconsul des grâces et, bientôt, une attitude générale plus clémente. Tallien, dénoncé à Robespierre, fut rappelé et, un mois après, Theresia, arrêtée à Bordeaux, était expédiée à la prison des Carmes, à Paris.

Nous savons qu'elle passa, grâce à Thermidor, de la prison au pinacle.

On s'exagérât la part qu'elle avait eue à Thermidor : le pays acclamait donc cette femme comme une divinité; on l'appelait Notre-Dame de Thermidor, Notre-Dame du Bon-Secours et, pour les grâces obtenues, Notre-Dame de la Miséricorde. Elle ne laissait à personne le soin de fortifier et d'outre sa légende. « C'est cette petite main, déclarait-elle, un jour, qui a mis fin à la tyrannie. » Elle avait poussé Tallien et ses amis à ouvrir les prisons, puis à achever la jacobinerie. « *Hérodiade de la clémence* », l'appelle un historien hostile. Et il est vrai que, par haine de l'ancienne proscription, elle poussait à proscrire. Les Montagnards poursuivis ne s'y trompaient pas : « Des scélérats », s'écriait l'un d'eux, ont promis nos têtes à leurs concubines. Nous mourrons parce que de nouvelles Pulvies liées à de nouveaux Antoinnes tiennent leurs poignons tout prêts pour percer nos langues. » Tallien crut devoir venir défendre Theresia à la tribune même de la Convention, ce qui révèle bien une passion singulière. « On a parlé de la fille de Cabarrus... Eh bien, je déclare au milieu de mes collègues, au milieu du peuple que cette femme est mon épouse! » Et, au bruit d'applaudissements répétés, il s'attendrit sur la fidélité de sa femme et lui fit décerner les honneurs de la séance.

Elle régnait : « Son Altesse Sérénissime M^{me} Cabarrus, écrit un journaliste hostile, a honoré de sa présence les heureux habitants de Saint-Cloud. Son auguste époux, M. Tallien l'accompagnait ». Et la place que tenait cette femme dans cette République nouveau style, où Fréron, Barras, Tallien dominaient, achève de montrer que le règne de la Vertu était bien clos.

Le pays, au fond, après avoir acclamé, avec la chute de Robespierre et la fin de la Terreur, les hommes qui avaient contribué à l'événement, avait vu assez vite clair dans le cas de ces politiciens sans foi ni vertu. Il avait, après quelques mois, nettement aperçu que ces misérables n'avaient, avec de grands airs de générosité, salué le mouvement de réaction que pour s'y créer un alibi, pour le jour où il leur faudrait rendre des comptes. Six mois après Thermidor, Tallien, un instant si populaire, était déjà très attaqué et l'on signalait dans certains journaux le scandale du ménage, les dépenses folles de la « Cabarrus » insultant à la misère des faubourgs, la faveur du beau Barras près de cette femme publique sur le dos de qui, disait-on, on pourrait poser la pancarte : *Propriété nationale*. Les faubourgs réprimés s'enfermaient dans la plus sourde fureur; déjà Gracchus Babeuf, apôtre d'un communisme primitif, y semait sa doctrine, mais, aux jours de famine trop dure, on y entendait que, sous Robespierre du moins, on outrageait point par le luxe et l'orgie la misère du peuple. Les royalistes, qui avaient cru exploiter Thermidor et entraîner Tallien, flétrissaient le massacre de Quiberon où on avait revu le « massacreur de Septembre. » Et l'impopularité de l'homme était telle qu'il n'avait pu se faire porter au Directoire comme Barras — et Fréron, démonétisé aussi, partageait sa disgrâce. Mais il suffisait qu'un Barras, acquiné maintenant à Theresia Tallien, parût le membre prédominant de ce Directoire, pour que celui-ci fût frappé du discrédit qui, dans les derniers mois, avait failli perdre la faction thermidorienne. Celle-ci avait dévoré Robespierre comme Robespierre avait dévoré Hébert et Danton, comme ceux-ci avaient dévoré Vergniaud et Brissot, comme ces

derniers avaient démolé plus anciennement les amis de Barnave et ceux de La Fayette. On confondait tous ces partis — thermidorien compris — dans le même opprobre.

On ne voulait plus de partis, mais une République nationale et voilà que ce parti thermidorien, formé des débris de tous les autres, s'imposait à la France — pour combien d'années encore! Il était si impopulaire, que, Sieyès ayant été élu au Directoire avec Barras, avait — j'y reviendrai — hautainement refusé et ce refus l'avait grandi. Peut-être l'homme — philosophe intègre — donnerait-il enfin à la France le gouvernement républicain et la Constitution idéale que, disait-on, il portait depuis sept ans. Mais si le philosophe échouait, tout serait fini. Ne pouvant revenir à des princes qui n'entendaient fonder leur restauration que sur une impossible contre-révolution, ne voulant point d'une république investie par une faction de révolutionnaires en jouissance et de jacobins nantis, le pays cherchait déjà à l'horizon qui le tirerait de là.

Or, le 17 vendémiaire — trois semaines avant la fin de sa session — la Convention avait vu pénétrer, avec Barras, le « vainqueur du 13 vendémiaire », un groupe d'officiers dont le représentant vantait les services : ils l'avaient aidé puissamment, déclarait-il, à réprimer l'émeute royaliste. La Convention les avait félicités. Alors Fréron, désignant l'un des généraux, entendit le faire plus spécialement acclamer. On nomma ce jeune chef militaire commandant en chef des troupes de l'intérieur. La Convention finissant dans l'agonie des partis mettait ainsi, par un de ses derniers gestes, le pied à l'étrier au jeune général Napoléon Bonaparte.

La publicité

dans

La Revue Catholique des Idées et des Faits

est

TOUJOURS EFFICACE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT Succ.

26, rue la Montagne

BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum. — Livres liturgiques
Ascetisme. — Grand choix de livres de prières et de chapelets. —
— Imagerie religieuse. — Cachets de première communion. —

Typographie. Lithographie. Reliures.

La Lessiveuse Essoreuse



PROTOS

LESSIVE, RINCE

ET ESSORE

électriquement

7 draps de lit

ou

40 essuie-mains

ou tout

autre linge en proportion

en 28 minutes

consommation nominale

seulement 200 Watts

Soc. Anon. SIEMENS

116, chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Téléphone 449,00

Société Anonyme **INLAN** Rue St-Pierre-Alost, 24-26
GAND

GRANDE BLANCHISSERIE A VAPEUR
Industrie spécialisée de Nettoyage et Lavage à neuf
REPASSAGE SOIGNÉ

Téléphone 3431 — Compte-Chèques 142.65

3 Séries de service

I	II	II
LAVAGE	LAVAGE	LAVAGE
REPASSAGE	REPASSAGE	SEULEMENT
REPARATION	MECANIQUE	SECHE

Spécialité pour **COUVENTS** et **PENSIONNATS**

TOILES pur fil et mixtes en tous genres
TOILES A BRODER

Linge de table, serviettes, cretonnes, madapolams
Toiles anciennes et nappages étamines en toutes nuances
Spécialité d'essuie-mains et éponges fantaisies

BATISTES ET LINONS

VALÈRE WOLFCARIUS
Ancienne Firme Ad. Wolfcarius & Fils
Rue de l'Eglise, 101, **LEDEBERG - GAND**
Téléphone 1508 Maison fondée en 1888

FABRIQUE DE MATELAS
TISSUS EN TOUS GENRES

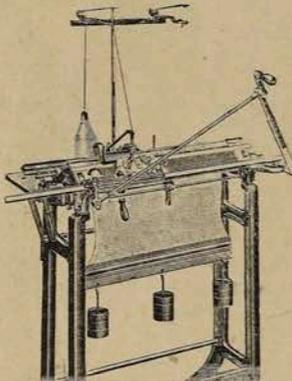
A. HELDENBERGH & C^{ie}

BUREAUX : Esplanade, 46

Fabrique: **Boulev. Vanden Peerenboom, 27**
Téléphone 115 **COURTRAI** Téléphone 115

LAINES, PLUMES, KAPOK, CRIN
et toutes matières pour literies

RENSEIGNEMENTS ET PRIX SUR DEMANDE

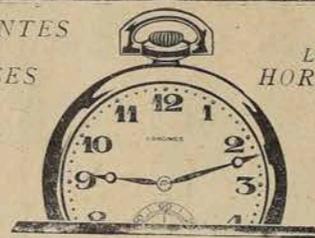


METIER CHEZ SOI
PERSONNES DEUX SEXES
PEUVENT ORGANISER
CHEZ EUX UN METIER
LUCRATIF AVEC NOS
MACHINES A TRICOTER

POUR BAS ET CHAUSSURES
RES DANS L'OURS & ET SOIGNÉ
ADDITIONNELLE SAGE GRATUIT
DEMANDER CATALOGUE GRATUIT

F. DHOSSCHE
Chaussée de Courtrai, 328
GAND Téléph. 5017

ÉLÉGANTES ET PRÉCISES



CHEZ LES BONNS HORLOGERS

Longines
9 Grands Prix

OFFICE CENTRAL DE LISIEUX
Lisieux (France)

Succurs le pour la Belgique, Hollande
et le Grand Duché de Luxembourg.

15, Grand'Place, 15, Bruxelles

Livres, médailles, images, portraits, statues, etc. concernant
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et approuvés par le Carmel
de Lisieux.

Entreprises Générales de Travaux Publiques et Privés

Mçonnerie - Béton armé - Plafonnage
Constructions Industrielles et Particulières
--- Transformations d'Immeubles ---

F. Chrétien Fils
144-145, Rue Franz-Merjay, 144-145
Tél. 496 23 **Ixelles-Bruxelles** Tél 496 23

Entreprises de travaux dans toute la Belgique

BEAUPAIN FRÈRES
Entreprises Générales

Béton armé. - Mçonnerie. - Menuiserie
Fenêtre guillotine réversible brevetée
- Parquet sans joint "LINOBOIS" -

7, rue de Limbourg, Verviers
TÉLÉPHONES : 1356-1072